

Rachid Blanchet

Autobiographie

Hélas, aucun livre ne me rendra ma jeunesse ni n'empêchera ma mort.

Est-ce que c'est intéressant la vie d'un homme pour d'autres que lui ? On ne sait pas. C'est ça le pari autobiographique.

1

Ce matin, anniversaire de mes cinquante ans, j'ai déclaré solennellement à Agnès que désormais je ne serais plus inquiet, puisque je considérais que j'avais vécu la plus grande partie de mon existence, et que chaque jour qui me serait donné en plus serait du bonus, un cadeau de la vie.

Me revient à l'esprit une histoire édifiante que j'ai lue dans un recueil de paraboles sur les arts martiaux. Un homme va voir un maître d'épée et lui demande de le prendre comme élève. Le maître le regarde et s'étonne.

« N'avez-vous pas déjà étudié ? » le questionne-t-il.

Le premier réfléchit.

« Lorsque j'étais plus jeune, répond-t-il, pendant très longtemps je me suis entraîné à ne plus avoir peur de la mort. »

« Voilà, lui répond le maître, c'est ça. Je n'ai plus rien à vous enseigner, alors. Vous êtes déjà un maître. »

J'aimerais croire que, comme cet homme, je me suis entraîné, en cinquante ans, à apprivoiser l'idée de la mort. Qu'il suffirait que nous laissions la vie nous traverser, nous assouplir, nous pétrir, et rabaisser le caquet de notre *ego*, car c'est lui, l'incorrigible narcissique, qui nous communique sa haine du temps. Que le fait de vieillir, de sentir que mon corps ne peut plus me répondre comme il le faisait quand j'étais jeune, de sentir ma fatigue, ma raideur, le fait aussi d'avoir des enfants et de les voir grandir, d'acquérir de l'expérience dans mon métier de comédien, de rester avec la même femme pendant plus de dix-sept ans, tout cela a constitué pour moi une

sorte d'entraînement à ne plus avoir peur de la mort, ou, du moins, à en avoir moins peur. Mais ce serait un doux mensonge, pour me masquer le fait que, justement, j'ai de plus en plus peur de mourir.

Pour profiter de ma bonne santé et du très beau soleil de cet après-midi, je me suis amusé tout à l'heure à marcher au ralenti dans la longueur du jardin, exercice d'initiation au tai chi chuan qu'Emmanuel Carrère décrit assez longuement dans *Yoga*.

J'ai commencé par fixé des yeux un arbre, à l'autre bout du jardin, près de la clôture de la voisine, paysanne taiseuse qui vit seule et me rappelle le monde ancien. L'arbre est d'abord tout petit puis, au fur et à mesure que j'approche, occupé à ne pas perdre mon équilibre, ce qui n'est pas évident quand on décompose la marche en ses différentes parties, il occupe de plus en plus de place dans mon champ visuel. Je le détaille, surtout son tronc sur lequel mes yeux sont plus ou moins fixés, car attacher son regard à un point fixe aide à garder son équilibre. Il est sec, tortueux, gris et verdâtre, couvert de mousse. Je l'imagine luttant contre la tempête, grimaçant sous l'effort, à tel point que ses grimaces finissent par s'inscrire en lui, devenir la forme même de son visage, de son être. C'est un être immobile car il a résisté de toutes ses racines à la puissance du vent, pour ne pas être arraché. Mais ce combat l'a marqué : le mouvement du vent est lisible dans son attitude, tourné légèrement sur le côté, comme vrillé, les branches tendues vers le haut, sèches comme les bras d'une danseuse

contemporaine, dont il a finalement l'expression à la fois belle, dramatique et un peu ridicule. Marcher lentement vers un objet est une façon intéressante de l'observer. Évidemment, tout cela reste hautement intellectuel. À aucun moment je ne « deviens l'arbre ». Je reste moi, marchant lentement vers un arbre, entre moi et lequel j'interpose ma conscience, le livre de Carrère, l'idée que je me fais de ce que serait « profiter d'un après-midi ensoleillé d'automne ». Pendant ce temps, Vassilia, goguenarde, est assise sur une chaise de jardin blanche où elle « profite » du wifi du voisin pour regarder je ne sais quelle bêtise sur l'ordinateur portable de sa mère. « Qu'est-ce que tu fais, papa ? » me demande-t-elle. « Tu le vois bien, je marche lentement. » Agnès est là aussi. Pour elle, profiter de ce bel après-midi, c'est travailler au jardin, désherber, planter des fleurs dans les bordures. Je l'ai interrogée tout à l'heure : « Pourquoi fais-tu cela ? » « Pour que ce soit joli », m'a-t-elle répondu. Je me demande, en marchant lentement, si elle va se rendre compte de ma présence. Je passe à quelques mètres d'elle, elle semble ne pas me remarquer. Je me mets à délirer : serais-je devenu un chat, un maître d'art martial, capable de disparaître à la vue de mon ennemi ? Les feuilles craquent pourtant sous mes pieds. Je suis lourd, maladroit, sur le point de tomber. Une question qu'Agnès me pose sans me regarder m'enlève toute illusion : « Tu peux aller me chercher la brouette ? » J'en conclus que, si elle ne me regardait pas, ce n'était pas parce qu'elle ne me voyait pas, mais parce qu'elle se disait : « Celui-là, il est encore en train de s'amuser au lieu de m'aider à travailler. » Agnès s'occupe de choses sérieuses, elle,

de choses utiles. « Je veux bien, mais il faut d'abord que j'arrive à l'arbre. » « Oui, bien sûr », me répond-t-elle. Nous avons tellement l'habitude l'un de l'autre que nous avons dépassé le stade de l'ironie. C'est peut-être ça, l'amour ? J'approche donc de l'arbre, plus que quelques pas avant de le toucher. C'est presque émouvant d'être aussi près. J'ai oublié maintenant comment c'était quand je le voyais de loin. Ce n'était pas le même arbre, c'est certain. Il me semble plus humain, maintenant, plus familier, plus douloureux.

Après cet intense effort physique, je me suis allongé un moment pour écrire. Agnès est entrée dans notre chambre et s'est agacée de me voir inactif. Elle tente de contrecarrer ma tendance à me tenir hors du monde, en exigeant de moi du concret : « Est-ce que tu peux passer l'aspirateur, Rachid ? » Je pourrais m'estimer victime d'incompréhension, voire de harcèlement. Mais non, je ne suis pas un incompris et un persécuté. Juste un type qui passe le temps en se racontant des histoires. Celle d'un homme, par exemple, qui marche pour profiter d'un beau moment qu'il lui est donné de vivre en bonne santé, alors qu'il a déjà atteint la limite fatidique des cinquante ans. Qui serait conscient des mouvements que son corps fait pendant qu'il marche, alors qu'il est seulement conscient de sa conscience. Sa conscience et son corps feront toujours deux, parce que c'est comme ça, c'est plus fort que lui, l'homme est fait comme ça. Il marche et croit s'exercer à en être conscient. En réalité, il est seulement à côté de ses pompes.

La première fois que je vois Agnès, c'est sur les quais de la Seine, à Paris. Elle arrive en vélo et jauge d'un œil connaisseur et impitoyable le niveau des danseurs qui tournent dans l'amphithéâtre, transformé en piste de bal. Peut-être dansera-t-elle ce soir ? Je suis avec Fabrice : « Laisse-moi te présenter Agnès, me dit-il, une merveilleuse danseuse. » Agnès m'évalue instantanément, comme elle l'a fait pour le niveau des danseurs et va attacher son vélo.

Elle me retrouve ensuite, sur les marches, où nous entamons une conversation débridée et loufoque sur le thème de l'ennui, tandis que les tangos se succèdent, régulièrement éclairés par les péniches. Nous avons tous les deux trente-deux ou trente-trois ans. Nous sommes tous les deux désabusés. Nous nous plaisons assez pour ne pas nous le dire. Nous préférons nous laisser le temps d'espérer.

Je la retrouve rue Saint Maur, au deuxième étage du café « Blue Bayou », qui organise un bal tango tous les lundi soir. Elle m'invite à lui montrer ce que j'ai appris pendant mes cours de tango, car je débute, tandis qu'elle est une danseuse confirmée. Elle juge la démonstration concluante. Dès lors, deux ou trois fois par semaine, quand nous nous retrouvons en bal, elle m'accorde quelques danses.

Après une soirée au « Chantier », nous rentrons en taxi. Je lis dans ses yeux une tendre ironie, une sympathie désabusée. J'en conclus qu'elle pense à la même chose que moi, mais que ni l'un ni l'autre n'y tenons énormément : la

fatigue, car il est cinq heures du matin, la peur de la déception, l'intuition que ce serait comme dans la chanson de Brassens, sans que Cupidon s'en mêle, le confort de rentrer chacun chez soi et de continuer sans risque cet agréable jeu de séduction que nous connaissons bien, où un homme et une femme se voient de plus en plus exclusivement, en faisant semblant de croire que ça peut continuer ainsi et « qu'il ne va rien se passer ». Il s'est passé quelque chose pourtant, puisque c'est à partir de ce moment que nous entamons une relation épistolaire électronique. En hommage à Rousseau, je commence mes lettres par « Chère Héloïse » et je la vouvoie. Agnès a imprimé sur du papier bleu pâle l'ensemble de cette correspondance.

Le temps passe. Un jour, j'écris à « Héloïse » l'aveu de mes sentiments, qu'Agnès reçoit avec plaisir. C'était inéluctable : après six mois de correspondance, je ne pouvais faire autrement, si je voulais la renouveler, que d'y ajouter ce piment. C'est le jeu qui veut ça, la logique de la séduction : si l'on ne passe pas à un moment à la vitesse supérieure, on tourne en rond. Or, si nous jouons, n'est-ce pas pour fuir la routine, mettre un peu de sel dans une vie que nous trouvons terne sans l'amour, même si celui-ci nous a tellement blessés que nous n'y croyons plus ? Et puis Agnès me plaît, c'est une très belle femme, longue, mince, volontaire, indépendante, distante. Je sens qu'elle ne cherchera pas à me posséder, que nous sommes deux solitaires qui tenons trop à notre indépendance pour supporter la moindre chaîne imposée par un autre.

Un soir, Agnès, dont le désir est comme une faim, rare, mais qui doit être très vite satisfaite, me donne rendez-vous dans un des cafés branchés de la rue Oberkampf, pour me déclarer que mes mots lui ont donné envie de faire l'amour avec moi. Je n'ai pas particulièrement le désir de coucher avec elle, je me suis habitué à notre relation sans sexe : la voir, lui écrire me conviennent. Cette amitié amoureuse me remplit suffisamment, pourquoi l'hypothéquer pour une énième relation que conclura, si j'en juge par celles qui l'ont précédée, une séparation douloureuse sans vraies causes, seulement par envie de nouveau, par lassitude, par horreur d'une installation qui ferait de moi un adulte, un vieux, un presque mort ? Comme elle me presse, que je ne sais pas dire non à une belle femme, que je suis terriblement passif, et que je ne peux, à ce que je pense, lui refuser cela sans la perdre, je la suis quand même chez elle, où nous continuons la discussion dans le salon de l'appartement qui est devenu ensuite le nôtre et celui de nos deux enfants. Je suis assis sur un canapé rouge et elle sur un lit, et elle insiste.

« Il y a une chance sur mille pour que notre relation fonctionne », lui dis-je.

Maintenant, quand j'y repense, je me dis que c'est moi qui pensais à une relation sérieuse. Si ça se trouve, elle, elle ne voulait qu'« un coup d'un soir ».

« Une chance sur mille ? répond-t-elle. C'est déjà énorme. »

Et elle s'approche de moi, m'embrasse, m'entraîne sur le lit.

Trois mois plus tard, elle m'annonce au téléphone qu'elle est enceinte. Je saute de joie : « Je vais enfin être père ! »

Après cela, Vassilia est née et nous avons épousé notre rôle de parents pour l'accueillir. Ma fille m'a fait père, révolution copernicienne dont je ne me suis pas encore remis. Qu'est-ce que c'était que cet ovni qui nous arrivait en plein cœur, qui dormait entre nous, qu'on retrouvait au bord du lit, qu'on avait peur d'écraser, à qui il fallait faire faire son rot si on voulait être tranquille, qui transformait nos nuits en passoires ? On a bien essayé de résister, de garder nos habitudes, de compter le temps où c'était moi, où c'était toi qui s'en occupait. Mais voilà, c'était impossible. Il a fallu céder, cesser de compter, apprendre à nous découvrir ensemble, éprouver nos limites et nos dépassements. Le terrain était prêt pour un autre enfant. Quand Agnès a été à nouveau enceinte, elle m'a demandé en mariage. J'ai accepté, elle est devenue Madame Blanchet et tout est rentré dans les ordres. Ainsi fut fondée la famille Blanchet.

Le moniteur est agité de troublantes vagues, des lignes bleues, courbes, brisées par endroit, selon les aléas d'un score affiché en blanc, qui se fige parfois, dans un « bip » prolongé et inquiétant, pendant une ou deux secondes. Je ne peux m'empêcher de lever les yeux vers l'écran, de comparer ce nouveau nombre à celui qui l'a précédé, que j'ai mémorisé, comme je mémoriserai celui-ci, en attendant le suivant. Je surveille si le petit cœur ne bat pas trop vite. Agnès a fermé les yeux. La péridurale lui fait de l'effet. « Je pars, me dit-elle, je suis bien. Si ça pouvait durer. » Dans la chambre d'accouchement, l'infirmière et la sage-femme surveillent la progression du travail, la fréquence des contractions, l'ouverture du col.

« Allez, on pousse, voilà, c'est bien, encore une fois, respirez. » Je serre la main d'Agnès et, pour dire quelque chose, répète les mots entendus : « C'est bien », m'adressant moins à ma femme qu'à moi-même, qui, autant qu'elle, ai besoin d'encouragements. On m'a demandé d'être là, comme la fois précédente. Mais je ne peux guère faire plus que ne pas me défilier. J'assiste donc à la scène, plus spectateur qu'assistant, en essayant malgré tout d'y tenir un rôle qui ne soit pas celui de simple figurant. « Le cœur va bien, dit la sage-femme, mais il faut quand même faire vite pour ne pas trop fatiguer le bébé. » Je serre plus fort la main d'Agnès. Peut-être cela l'incitera-t-elle à pousser plus fort ? Enfin, la tête sort. Ça glisse tout seul ensuite, les épaules suivent, puis tout le corps, gluant et violet-

gris, jusqu'aux pieds minuscules. On pose le petit bonhomme sur le ventre de sa mère épuisée. Il est si calme . A-t-il crié ? Il ne pleure pas non plus. Il a l'air fragile, démuni, la plus petite chose au monde. Je m'en moque s'il est anormal. C'est mon fils, c'est tout.

Après la prise de sang du troisième mois, la gynécologue d'Agnès l'appelle : « Il y a un problème. 85 pour 100 de chances qu'il soit anormal. Parlez-en à votre mari et rappelez-moi pour qu'on fasse le nécessaire. » Le nécessaire ? Agnès est K.O. Elle me rapporte les mots du médecin. « On fait quoi alors ? » On fait quoi ? Ça m'a paru une évidence. « On le garde, bien sûr. » Anormal ? Et alors ? Même pas peur.

Il m'arrive encore de me demander si nous avons bien fait de « garder » Jacques. Au fond, la question que je me pose est celle de sa vie. Était-il utile que Jacques vive ? Mais poser cette question revient à poser plus généralement la question de la vie : pourquoi la naissance d'un enfant normal serait-elle plus utile que celle d'un enfant handicapé ? S'il est légal d'avorter d'un fœtus de sept mois parce qu'il est handicapé, pourquoi ne serait-il pas aussi normal d'avorter de n'importe quel fœtus ? Pourquoi la vie d'un enfant normal serait-elle plus autorisée que la vie d'un enfant handicapé ? Si l'on compare deux vies en tant que vies, qu'est-ce qui fait la différence entre celle d'un enfant ayant un handicap et celle d'un autre n'en ayant pas ? Ne sont-ce pas deux vies équivalentes du point de vue de la vie ?

Dans le jardin du Luxembourg, avec Jacques, nous nous asseyons sur un banc, toujours le même, en face des terrains de tennis. Trois poneys loués passent, tenus par la bride par des parents qui surveillent leur progéniture montée dessus. J'imagine un monde dans lequel les déplacements se feraient à cheval ou à pied. « Dans notre monde, me dis-je, Augustin Meaulnes n'aurait pu se perdre en allant chercher les grands-parents de François. Il n'aurait pas découvert le domaine mystérieux. »

Au-dessus des arbres est le ciel. Le ciel est le livre ancien qui raconte notre Terre telle qu'elle était déjà avant l'avènement de l'homme. Suis-je nostalgique ? Je sais pourtant que, sans les antibiotiques, je serais déjà mort depuis longtemps. Que, sans l'imprimerie, je ne pourrais pas lire et relire les livres que j'aime tant. Et que, sans livre, il n'y aurait jamais eu de démocratisation du savoir. Je serais peut-être un paysan, à peine libre, qui trimerait du petit jour jusqu'à la nuit ? Est-ce que j'aurais le loisir de prendre mon fils sur mes genoux et de regarder passer le temps, comme je le fais maintenant ? Est-ce que je sentirais combien ce petit homme, qui ne possède pas plus de cent mots pour analyser son environnement, est important pour moi ? Combien je l'aime ? Combien il est, à sa façon, bien plus ancré que moi dans ce monde qu'il accepte, alors que je ne cesse de le critiquer et de m'en plaindre ? Et si mon fils, à sa façon, était directement en prise avec le monde ?

Mais non, je délire. Mon fils n'est en prise qu'avec ses émotions, qui le débordent en permanence. Quand il est impatient, il trépigne. Joyeux, il éclate d'un rire sonore et

contagieux. Triste, on dirait, quand il pleure, un veau qu'on égorge. Comme il parle avec difficulté, il crie. Souvent, il est dur comme un mur, parce que ses émotions font un bouchon et n'arrivent pas à sortir. Il répète alors cent fois sa demande et on a beau lui expliquer sur tous les tons que non CE N'EST PAS POSSIBLE, il ne veut rien entendre, il s'obstine. J'ai envie de prendre une massue alors et de le fracasser, lui et son putain de mur, son impatience, sa sale caboche de trisomique. Mais, la plupart du temps, il me fait de la peine. Je le comprends, je sais ce que c'est d'être la proie de ses émotions. Il m'arrive, à moi aussi, de me laisser bouleverser par mes frères, les hommes. Puis, quand j'ai eu ma dose d'humanité, je me renferme en moi-même et je vais dormir.

J'ai aimé depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours aimé. J'avais onze mois, et je m'efforçais de suivre une petite fille qui s'appelait Stéphanie et qui en avait un de plus. Elle venait de se mettre à marcher, et moi, pour ne pas être en reste, pour ne pas être à la traîne, je forçais ma nature, cherchant avec difficulté mon équilibre. Ma mère et la mère de Stéphanie, qui nous élevaient ensemble dans un appartement qu'elles partageaient, à Courbevoie, assistaient à mes efforts pathétiques. Avant de danser le tango, j'ai eu pendant très longtemps une démarche étrange. Une violoniste avec qui j'eus une courte histoire m'en avait fait la remarque : « Je n'ai jamais vu quelqu'un marcher comme toi. C'est vraiment unique. » J'avais appris à marcher trop vite, par amour pour Stéphanie, même si je ne connaissais sans doute pas encore le sens du mot *aimer*, même si je baignais probablement dans un amour global pour ces trois créatures superbes avec qui je vivais, dans ce petit cocon où j'étais le seul représentant du sexe fort. Ma mère m'a raconté que, comme certains jumeaux, Stéphanie et moi avons inventé une langue, qui nous permettait de communiquer entre nous sans être compris par les autres. Je n'ai pas parlé à un adulte avant l'âge de trois ans. Je ne parlais qu'à celle que j'aimais, cette petite fille, qui n'était ni ma sœur ni ma cousine, et que je croyais liée à moi pour toujours. Puis les deux mères célibataires se sont mariées, avec deux frères, Gérard et Jean-Marc Blanchet. Stéphanie et moi avons été séparés et j'ai compris qu'à côté du sexe fort de

ces deux géants le mien était ridiculement petit, incapable de retenir auprès de moi les déesses qui avaient été toute ma vie. C'est d'ailleurs l'un des rares souvenirs que j'ai de cette période. Gérard, qui sort de la douche, nu, et moi, qui suis là, avec Fabienne, la mère de Stéphanie et qui lui demande pourquoi le sexe de Gérard est aussi gros. Et elle, probablement gênée, qui m'explique que c'est parce que Gérard est un homme, mais que moi aussi, qui n'ai pour le moment qu'un petit zizi, j'en aurai un comme ça plus tard, quand je serai à mon tour un homme.

Je ne me souviens presque pas de ma vie de tout petit enfant, avec Stéphanie et sa mère, avant leur départ avec le frère de mon futur père. J'ai vu quelques photos de nous jouant sur un balcon. Ma mère m'a raconté des choses. Mais, chaque fois qu'elle essayait de faire revivre pour moi cette époque ancienne, je constatais avec tristesse combien ses récits étaient impuissants à me rendre mon passé. Je me sentais encore plus dépossédé.

Je me souviens pourtant d'un voyage à la montagne avec mon père et ma mère, avant la naissance de ma sœur, puis, ensuite, de nos vacances en famille, en Auvergne et en Vendée. J'en retiens surtout que ma mère parlait tout bas à table, dans le restaurant de l'hôtel, comme si elle avait honte. J'en retiens sa peur des autres, son désir de se cacher. Quand j'ai eu vingt ans, j'ai fui une maison où il était difficile de se parler des choses intimes, celles qui m'intéressaient, que je voyais étaler au

grand jour dans les livres que je lisais. Mes parents m'aimaient pourtant et m'aiment encore. Mais les enfants sont toujours tellement exigeants.

Plus tard, à Chartres, j'avais huit ans et je croyais encore au Père Noël. C'était au milieu du mois de décembre. Mes petits camarades de classe se moquaient de moi, insistaient : « Mais non ! Le Père Noël n'existe pas ! Ce sont les parents qui achètent les cadeaux et les déposent au pied du sapin ». Je ne voulais pas les croire. Un Père, ce n'était pas une chose qu'on prenait à la rigolade. J'ai demandé à ma mère. Elle a hésité, un peu gênée, comme si je lui avais parlé de l'autre, mon géniteur — mais c'était impossible car, à ce moment, mon histoire était déjà devenu un secret bien enfoui — et elle m'a dit finalement : « Tes camarades t'ont dit la vérité, le Père Noël n'existe pas, ce sont les parents ». J'ai demandé à voir une preuve, car, même ma mère, je ne la croyais pas. Elle m'a montré un cadeau qui m'était destiné : un tipi Playmobil, avec des indiens. J'ai voulu aller jusqu'au bout du désillusionnement. « Alors, ai-je dit, puisque c'est un cadeau acheté, pourquoi attendre Noël pour l'avoir ? ». Et ma mère, croyant bien faire, m'a donné d'avance mon cadeau. Le jour de Noël, sous le sapin, il y avait un paquet dont le papier cadeau avait été maladroitement recollé. Je pense que je me suis rarement senti aussi triste.

Je ne pense pas qu'on puisse résumer un homme en une formule ou le contenir dans une autobiographie. Mais le

résumé des premières années de ma vie montrerait bien qu'elles ont contribué à faire de moi ce que je suis devenu : tout d'abord, ma conception au Liban et le départ de ma mère, qui vient accoucher en France. Elle loge dans un premier temps chez sa tante puis, pendant un an, dans un foyer de filles mères, où elle fait la connaissance de Fabienne, la mère de Stéphanie. Janine et sa nouvelle amie s'installent ensuite dans un appartement, où Stéphanie et moi sommes élevés ensemble comme deux enfants jumeaux. Deux ans plus tard, Fabienne se marie avec Gérard. Ma mère et moi nous retrouvons seuls et déménageons. Enfin, Jean-Marc épouse ma mère, et le petit garçon de quatre ans que j'étais reçoit comme cadeau de Noël un papa, prend, au lieu de celui de son grand-père maternel, le nom de Blanchet, et retrouve Stéphanie, devenue sa cousine germaine.

Voilà qui dessine une histoire faite de séparations et de bouleversements, donc, je suppose, de traumatismes, dépassés certes, mais qui ont dû laisser quelques traces, malgré la « résilience ». Je ne n'en plains pas. Je pense comme beaucoup de monde que les épreuves fortifient. Et mes petits traumatismes bourgeois ne sont rien par rapport à d'autres, liés aux guerres par exemple. En tout cas, le résultat de tout ceci est que j'ai dû en concevoir une certaine représentation de la vie : que la vie était faite de plusieurs vies, que l'identité d'un garçon dépendait des événements et non d'une inscription définitive dans quelque ciel aux astres fixes.

Quand ma sœur, Laurence, a été sur le point de naître, mes parents se sont installés à Chartres. Je suis allé à l'école primaire, la grande école, où je suis tombé amoureux de plusieurs filles, qui s'appelaient Béatrice, France, Ève ou Lucie. Je me souviens qu'en CE2, mon maître nous avait initiés aux danses folkloriques. J'aimais France alors, une fille douce et timide. Mais quand j'ai vu danser Lucie, mon cœur s'est aussitôt enflammé. Nous devions nous mettre par deux, une fille et un garçon. France s'est approchée de moi et je l'ai cruellement rejetée, en la refusant. J'aurais voulu danser avec Lucie. Mon maître, d'un regard, a compris la situation. Mais il ne pouvait rien contre la violence de ma passion. Je suis toujours tombé amoureux ainsi, sans défense, irrémédiablement captif d'une image. France a compris tout de suite que je ne l'aimais plus et j'ai lu une grande douleur dans ses yeux, comme si quelque chose de très beau, de très fragile s'était brisé. C'était la première fois que je brisais le cœur d'une fille. J'en suis désolé en y repensant aujourd'hui. Mais c'était venu d'un seul coup, sans que j'y puisse rien. Je n'ai pas voulu la faire souffrir. Je n'ai fait que subir moi-même ce qui me tombait dessus. Pendant très longtemps, vraiment très longtemps, les belles femmes ont eu sur moi un effet foudroyant. Je n'ai appris que très lentement à résister à leur pouvoir de séduction, à détourner, du bouclier de ma raison, leur regard de Méduse.

J'ai aimé Lucie du CE2 au CM2. Je pensais à elle, en m'endormant. Elle avait des cheveux très bruns, bouclés et

courts, une peau mate de Corse ou d'Italienne, un visage rond et ravissant avec des joues à croquer et des yeux malicieux ; et c'était la première de la classe. Ce fut un grand et malheureux amour, car je l'aimais de loin et fus séparé d'elle pendant tout le CM1. Tous mes amours au collège furent à l'image de celui-ci, des amours à sens unique, sans espoir. Sans le savoir encore, j'aimais déjà pour me remplir l'esprit, pour lutter contre le vide, le manque, le chagrin inconsolable, noyau noir de la mélancolie. Pour sentir une présence féminine dans les rêveries qui peuplaient ma solitude.

Puis, il y eut le lycée et Isabelle, mon premier grand amour de jeune homme. Si Isabelle a compté davantage que les autres, c'est parce que je l'ai aimée quatre longues années mais aussi parce que, lorsque je l'ai rencontrée, j'étais à un âge où le besoin physique des femmes devenait impérieux.

Je la vois pour la première fois dans un garage, en 1986 ou 1987. Mon ami Bruno m'a entraîné là parce qu'il y a une soirée, organisée peut-être par un copain de son frère qui est dans la même classe qu'Isabelle. Le garage est nu et gris mais on y a installé une chaîne puissante et des spots qui jettent des rayons de lumière colorée au rythme des basses.

Je danse sur la chanson « un autre monde » du groupe Téléphone. Je ne rêve pas d'un autre monde. Je vis dedans. Un monde qui n'est pas le monde réel, un monde qui est seulement le mien, coupé des autres, ou relié à lui par des ponts minuscules, des filaments de ponts, à peine des liens. Je danse pour m'étourdir, pour me sentir exister avec mes bras et avec mes jambes, à défaut de me sentir aller dans une direction. Je ne sais pas où je vais, non, je me laisse entraîner par Bruno, Edwige, Cécile, Corinne, dans des boums ou des soirées, en prétendant y chercher l'amour, alors que je ne sais pas qui je suis, ce qu'est l'autre, et, en particulier, cette drôle d'autre qui porte parfois des jupes ou des robes au lieu de pantalons, qui a les cheveux courts ou longs, fume, danse seule, au milieu d'autres danseurs tout aussi solitaires, car le temps des danses à deux est révolu, c'est le temps de la danse individuelle, pour ne pas dire individualiste, et cela n'aide pas. Je gesticule donc beaucoup, et cela se remarque.

Soudain, je prends conscience qu'une fille me regarde. De petite taille, un peu ronde, elle a des cheveux châtain coupés aux épaules et des yeux vert-gris. Elle porte une robe

de laine grise, collée à sa poitrine rebondie, à ses fesses, à ses hanches. Un mélange de sensualité et de classicisme. Au moment des slows, je l'invite, découvre, sans savoir encore que je vais l'aimer pendant quatre ans, qu'elle s'appelle Isabelle.

Mais à quoi bon poursuivre ? De mon point de vue de jeune homme de seize ans, il ne s'est rien passé. Le plus important pour moi à cette époque n'est pas arrivé : je n'ai pas embrassé Isabelle. J'aurais pu mais justement, je ne l'ai pas fait. C'est deux ans plus tard, dans un autre garage, au cours d'une autre fête, que cet événement si important à mes yeux, sortir pour la première fois avec une fille, m'est arrivé. C'était, à part la sensation plutôt étonnante, tout à fait sans intérêt. Une fille m'avait sauté dessus et embrassé, voilà tout. C'était fait, j'étais sorti avec une fille. J'avais accompli cette formalité qui me permettait, par un bizarre processus, de me sentir davantage un homme. Ce n'était pas d'avoir accompli une chose unique qui me donnait confiance en moi ; paradoxalement, au contraire, c'était d'être devenu comme les autres.

Donc, je n'ai pas embrassé Isabelle. Ou plutôt, si : mais dans le sens où je l'ai serrée dans mes bras, avec force. Nous étions collés l'un à l'autre, dans ce garage nu et gris, traversé par les lumières et les basses, et nous tournions, suivant le code de cette bizarre danse qu'on appelait donc un « slow », et qui ressemble plus au piétinement de deux ours qu'à une danse. Dans les bras d'Isabelle, je ne ressentais aucune inhibition. La sensation d'être contre son corps était bien plus érotique, bien plus puissante et émouvante que le baiser donné par cette fille — Caroline ? — dans un garage un ou deux ans plus tard. Il y

avait nos deux corps qui cherchaient à se fondre l'un dans l'autre, sans réfléchir. C'était très animal : cela ne m'était jamais arrivé avant. C'était nouveau et inexplicable. C'était comme si j'étais un autre, un garçon libre, spontané. Je ne savais pas que j'avais ce Rachid en moi, je le découvrais avec fascination et bonheur.

En 2005, je suis à Berlin pour une tournée avec ma troupe. J'invite mon ami Fabrice, le danseur de tango argentin qui m'a présenté Agnès, et je lui propose d'initier tout le monde à cet art subtil. Il accepte et nous propose l'exercice suivant : écouter tout un tango dans les bras d'un partenaire de l'autre sexe, les yeux fermés et immobiles. Je prends ma danseuse immobile dans les bras et ferme les yeux. Bientôt je suis traversé par une émotion puissante et, bien sûr, par le désir. Mon sexe durcit. Je suis tout contre le ventre de cette femme, donc elle me sent durcir. Mais ça ne me gêne pas du tout. Je sens que, dans ce moment, ce qui arrive est naturel, normal, juste. Nos respirations se mêlent. Quand le tango se termine, nous n'avons pas envie d'ouvrir les yeux. Nous nous séparons avec lenteur, les yeux fermés encore. J'ai perdu sa chaleur, ouvre les yeux, rencontre son regard. Nous ne sommes pas amoureux mais nous avons partagé une émotion inoubliable. Nous n'avons pas besoin d'en parler, nous le savons. Nous avons ressenti la même chose exactement et nous savons que c'est très rare. Et cela est arrivé parce qu'à aucun moment, je ne me suis senti gêné. Je n'ai laissé aucun système de censure

me priver du bonheur de sentir le ventre chaud de cette femme contre mon sexe levé.

Bien avant cela, dans un garage, au cours d'une fête, contre le ventre d'Isabelle je me pressais ainsi, sans ressentir non plus de gêne. Je l'avais serrée encore plus fort dans mes bras et elle ne m'en avait pas empêché, au contraire. C'était la première fois de ma vie qu'une telle chose m'arrivait.

Après avoir fait sa connaissance dans ce garage, j'ai revu deux fois Isabelle.

La première fois c'était au lycée. Il faut imaginer un très long couloir qui traverse d'abord tout le bâtiment du collège puis, après une sorte de sas, celui du lycée. Je lui ai littéralement sauté dessus. Depuis la soirée du garage, j'avais pensé à elle, je savais vaguement qu'elle était lycéenne, mais je n'avais pas cherché à la rencontrer. Pour moi, elle était née dans un garage et n'était pas associée au monde scolaire. Quand je la croisai donc dans ce long couloir, je fus surpris. Je la voyais dans un autre contexte, je la redécouvrais, c'était comme une renaissance, comme si je faisais à nouveau connaissance avec elle. C'était étrange, parce que, si ça se trouve, je l'avais déjà croisée dans ce même couloir plusieurs fois auparavant, mais sans la remarquer. Maintenant, je ne voyais qu'elle. Le réel avait été transformé. Cette inconnue, cette étrangère avait un prénom. Elle faisait partie de ma vie, même si ma vie était aussi brumeuse qu'un rêve. Elle s'appelait Isabelle et j'ai crié ce prénom : « Isabelle ! », si fort, si spontanément, qu'elle a entendu dans cet appel un désir que

j'ignorais, mon désir d'elle qu'elle a traduit par : « mon désir de sortir avec elle ». Je n'en avais pas conscience moi-même. Je n'étais encore jamais « sorti » avec une fille et je ne pensais même pas que cela puisse arriver. Donc je ne voyais aucun enjeu à cette rencontre, je me donnais simplement à ma joie, à ma surprise de la retrouver ici, dans un couloir de lycée, où l'on ne danse pas de slow contre le ventre d'une fille, le sexe en érection.

Elle m'observa avec un étonnement amusé. Elle dut se dire que j'étais un mec « cash », qui savait ce qu'il voulait, somme toute un peu le contraire d'elle. Puisqu'elle était insatisfaite, elle fut attirée par ce Rachid en qui elle crut déceler une énergie et une détermination que je n'avais, en ce temps-là, que par intermittence. Je ne savais pas d'où elles venaient, ni que c'était la partie la plus vivante et la plus sympathique de ma personnalité. Il aurait fallu que je la cultive, au lieu de me laisser aller, la plupart du temps, à la passivité et à la déprime.

Comme nous n'avions rien à nous dire, nous avons continué chacun notre chemin vers une salle de cours différente. Nous avons dû nous recroiser plus tard, car Isabelle m'a finalement donné rendez-vous dans un parc, tout proche de notre lycée.

Je l'y retrouve. Elle est là, décidée, contrairement à moi, qui, mis au pied du mur, aie peur d'entrer dans le dur. Isabelle s'est trompée. Elle a voulu que notre histoire devienne réelle. Mais c'était impossible. Dans le garage, oui, j'étais inconscient, hors de moi, désinhibé à cause de cette sorte

d'anonymat qu'offrent la pénombre traversée de rayons de lumière colorée, la musique très forte, la danse en solitaire désarticulée. Là, c'était le contraire. Nous étions assis sur un banc de pierre du parc, devant un rondeau mélancolique qui m'évoquait le poème de Verlaine, « Après trois ans ». C'était le début de l'après-midi et comme, en semaine, l'endroit était très peu fréquenté, nous étions presque seuls. La rencontre était solennelle, intimidante. Je me retrouvai sommé de prendre parti, de faire un choix, de lâcher ma passivité pour entrer dans un domaine nouveau pour moi : celui de l'action, de la relation, de la continuité, en un mot de l'engagement. C'est comme si on avait demandé à un poussin de jouer le rôle du coq. J'ai complètement paniqué, surtout quand elle m'a déclaré, tout de go : « Quand nous nous sommes croisés dans le couloir du lycée, j'ai compris que tu voulais sortir avec moi. Je suis d'accord. Mais il faut d'abord que je quitte le copain avec qui je suis. » Ma réponse m'a pendant très longtemps paru complètement folle et je l'ai terriblement regrettée : « Je suis amoureux de toi, c'est vrai. » Et j'ai ajouté — ce qui, au fond, était un mensonge — que j'aurais aimé sortir avec elle, mais que je ne pouvais pas lui dire oui « pour ne pas faire de peine à son copain ». Je ne voulais pas, en effet, ai-je expliqué, me sentir responsable de la tristesse de ce garçon.

Ai-je réellement ressenti une telle sympathie pour ce garçon que je ne connaissais pas ? C'est tout à fait possible, mais ça n'explique pas le plus important.

Isabelle a parfaitement compris : elle venait de se prendre une veste. Elle a encaissé et m'a fait remarquer avec

douceur que, si j'avais vraiment voulu sortir avec elle, je n'aurais pas été gêné par ce garçon. Elle avait raison, mais je l'ignorais. Je le comprends seulement maintenant. Je la désirais, certes, mais j'avais la trouille. Ma peur était bien plus forte que mon désir pour elle. C'est à cause de cette peur que je n'avais encore jamais embrassé une fille. Ma peur l'emportait largement sur tout autre désir. Pendant longtemps, elle fut plus tyrannique que mon désir sexuel. Et, s'il n'y avait pas eu Violaine pour me désaxer brutalement, le sexe aurait peut-être encore attendu longtemps avant de prendre la place essentielle qu'il a prise ensuite dans ma vie, celle d'une de mes plus dangereuses manies.

Le pire, c'est que je fus de mauvaise foi. Voyant qu'elle était vexée et qu'elle renonçait, du coup, à avoir une histoire avec moi, je lui déclarai, plus tard, que je regrettais ma première réponse et voulais bien, finalement, qu'on sorte ensemble. Mais c'était parce que j'étais sûr qu'elle me dirait non, parce qu'il n'y avait plus aucun risque. Comme je n'avais plus peur, j'étais libre de me faire croire — et de lui faire croire mais je pense qu'elle ne fut pas dupe — que j'étais très amoureux d'elle.

Bien entendu, elle refusa. Je devins donc le confident, l'ami garçon à qui l'on interdit tacitement de se déclarer, dont on feint peut-être d'ignorer qu'il aime, mais dont l'amour tu flatte secrètement.

Je suis certain, de toute façon, que si nous étions sortis ensemble, notre histoire n'aurait pas duré. Je n'étais pas prêt à vivre une relation sous le signe de l'amour, j'aurais été terrorisé

par mes émotions. Je n'ai pas seulement eu peur de souffrir. J'ai eu peur du bonheur aussi, de la joie insoutenable que m'aurait donné un baiser d'Isabelle, sans parler de la possession de son corps. Je suis donc passé à côté de cette jeune femme, je ne l'ai pas connue. Je l'ai seulement écoutée me parler d'elle et je lui ai un peu parlé de moi aussi, comme le feraient deux amis. C'étaient de beaux moments car j'étais très amoureux, finalement, même si c'était dans ma tête, même si c'était un rêve. Car ce rêve, lui, était réel, et la souffrance que j'éprouvais aussi. Je jouais une pièce que je connaissais déjà, où j'avais eu pour partenaire Lucie, la fille que j'avais aimée du CE2 au CM2 : j'y tenais le rôle de l'amoureux transi, celui qui ne peut aimer que de loin, le malheureux, privé de la femme qu'il aime, qui reste pour lui inaccessible. Bien sûr, à travers cette pièce, c'était ma brutale séparation avec Stéphanie que je revivais. Mais, puisque je ne le savais pas, je suis passé à côté d'Isabelle, de la vie, et de ses problèmes. Il ne me restait que l'attente et l'ennui, la solitude et les poèmes que je me mis à lui écrire.

L'écriture de poèmes était un pauvre pis allé. Elle était plus commode, aussi. L'écriture solitaire ne demande aucun effort, tandis qu'entretenir une relation, si. Il aurait fallu, si j'étais sorti avec Isabelle, que je sorte d'abord de ma coquille. Mais j'ignorais comment on allait à la rencontre d'une femme, ou d'ailleurs de n'importe qui, sans discours préparé. La simple rencontre avec une personne ne me semblait pas assez naturelle pour que je m'y présente « les yeux fermés » ou « les mains dans les poches ». L'art de l'improvisation, qui est la vie même,

m'était inconnu. Je l'ai découvert plus tard, en grande partie grâce au théâtre, dont j'ai alors décidé de faire mon métier. Je continue, certes, de trouver plus confortable d'être parmi les autres en tant que fonction, par exemple comédien ou père de Vassilia et de Jacques ou mari d'Agnès. Mais je tolère à peu près — beaucoup plus que nombre de mes contemporains, en fait, je m'en suis aperçu plus tard — l'inconfort d'être là en tant que « moi », Rachid, homme insignifiant parmi les hommes insignifiants. Il faut déjà un peu se connaître pour se savoir plein de quelque chose et accepter d'avoir l'air d'être vide, de n'avoir « rien à se dire », de s'ennuyer ensemble et, finalement, subtil raffinement de la civilisation, de l'amitié et de l'amour, de se taire.

Bref, si j'avais su cela, j'aurais pu soutenir une relation avec Isabelle, l'aimer pour de vrai au lieu de la rêver. Je ne désavoue pas cet amour pour un rêve : il avait sa fonction, il m'était utile, comme la béquille pour le boiteux. Puis, comme je ne vivais rien avec la véritable Isabelle, j'ai fini peu à peu par complètement la perdre. Elle s'était détachée du réel et était devenue une image parfaite mais stérile : la Muse, celle à qui j'écrivais des poèmes. Elle n'avait plus aucun rapport avec l'Isabelle réelle que je ne croisais plus que très rarement.

Lorsque j'ai rencontré Isabelle, il y avait en moi un être sexuel dont j'ignorais tout. Je ne pouvais pas l'inviter dans ma relation avec une jeune femme, parce que j'en avais peur. Je l'imaginai comme un animal sauvage, un ours ou un loup qui apparaissait dans mes rêves et se jetait sur moi. Il aurait fallu d'abord que je l'apprivoise, que, peu à peu, je fasse un avec lui.

Je ne sais plus comment j'ai rencontrée Violaine, mais je suis tombé aussitôt follement amoureux d'elle. C'était à la fac de la Sorbonne, à Paris, j'étais en deuxième ou en troisième année de lettres. Mes souvenirs, comme toujours, sont très imprécis. J'habitais alors à Chartres et elle à Paris. Tous les soirs, elle me téléphonait longuement. Je me souviens qu'un jour nous nous étions disputés et pendant plusieurs jours nous ne nous étions pas parlés. Finalement, elle m'avait téléphoné. « Alors, m'avait-elle dit, ça t'a fait quoi de ne plus me voir ? » Je lui avais répondu une chose très vraie : « Ça m'a fait comme de poser une valise très lourde. » C'était tout à fait cela. Cette passion était comme une valise très lourde que je portais. Je vivais uniquement pour elle. J'étais comme un bébé dépendant de sa mère. C'était très fatigant mais très exaltant car je me laissais complètement porter. Je n'avais plus aucune liberté. J'étais soumis à sa volonté, comme un vase qui aurait été rempli d'une seule fleur. Cette passivité était une des émotions les plus fortes que me procurait cette passion. La passivité est liée à la dépendance. Il y a quelque chose de très érotique,

peut-être de masochiste, à dépendre entièrement d'un autre, à être son jouet. J'étais le jouet de Violaine, et c'était terriblement excitant et douloureux. Violaine m'avait toujours dit : « Je ne suis pas amoureuse de toi. » Ça ne m'a pas empêché d'être bouleversé lorsque notre histoire s'est terminée. J'ai sans doute éprouvé un peu de soulagement, comme pendant les quelques jours où j'avais posé la valise. Mais j'ai surtout terriblement eu mal. Je crois qu'à partir de là j'ai commencé à développer mon système de protection contre les émotions et donc contre l'amour. Ça n'a pas toujours très bien fonctionné mais je n'ai plus jamais voulu revivre la douleur d'une séparation. Je l'ai vécue malgré tout, à la fin de mon histoire avec Laura, mais sans doute l'ai-je mieux supportée alors, parce que c'était la deuxième fois et parce que je n'aimais pas autant Laura que j'avais aimé Violaine. Dans mon histoire avec Violaine, qui était ma première histoire après l'histoire avortée que j'avais eue avec Isabelle, j'ai vécu la quintessence de la passion amoureuse et j'ai toujours cherché à m'en protéger depuis. Je n'ai plus jamais aimé aucune femme comme j'avais aimé Violaine pendant un an.

Violaine habitait à Paris, près de Tolbiac, un immeuble gris, rectangulaire, assez bas, caché dans une ruelle près d'une église à la façade blanche. Il y avait un ascenseur, je m'arrêtais au troisième, je crois, sonnais à la porte. Violaine m'ouvrait, avec ses grands yeux marron et son air boudeur, nous traversions le salon lumineux, meublé de grands canapés et de bibliothèques pleines à craquer, puis arrivions devant la porte

de la chambre de Violaine. C'était la première fois que je pénétrais dans la chambre d'une jeune femme. C'était en même temps dans sa chambre d'enfant que je rentrais, moi, l'enfant qui, croyait-il, voulait devenir un homme. Violaine fumait et buvait du café. Elle était parisienne, avait étudié dans un bon lycée, ses parents sortaient au cinéma, au théâtre, au concert, au musée. J'étais sans doute à ses yeux une sorte de provincial qu'il fallait modeler. J'étais comme une pâte molle entre ses doigts et je la buvais des yeux, fasciné par sa beauté. Elle avait un copain à Toulouse, dont elle me parlait, ce qui me rendait triste. Elle me disait : « Tu n'as pas le droit d'être triste, je te rappelle que nous ne sommes pas ensemble, toi et moi. » Mais ma passion pour elle ne la laissait pas indifférente : elle devait en être flattée, d'autant que je n'étais pas un garçon laid, loin de là, puisque pas mal d'étudiantes me tournaient autour, auraient bien voulu que je m'intéresse à elles et non à cette Violaine qui m'accaparait, que je suivais comme un petit chien et dont tout le monde voyait que j'étais fou amoureux. Mais à quoi aurait servi de me dire « Laisse tomber cette fille, Rachid, elle te fait souffrir alors qu'il y a plein de filles super qui ne demandent qu'à t'aimer » ? Je fuyais les filles qui m'aimaient. Je n'étais attiré que par celles qui me fuyaient. Violaine, d'ailleurs, ne me fuyait pas vraiment. Dès que je faisais mine de m'éloigner, las de souffrir, lorsque je voulais déposer ma trop lourde valise, elle venait me rechercher. Pour rien au monde elle ne m'aurait libéré de mes chaînes. C'était peut-être une sorte de relation sado masochiste. Peut-être même qu'à sa façon bizarre Violaine m'aimait ?

J'entrais donc dans sa chambre et, tandis qu'elle fumait, nous parlions. Elle me parlait d'elle, de son frère dont elle était jalouse, de son père qui l'avait un jour traité de pute, de sa mère qu'elle critiquait parce qu'elle était soumise à son père. Maintenant je me dirais : « Cette fille est complètement névrosée. » Mais, à ce moment-là, je ne me disais rien. Je la regardais, je sentais son parfum, l'odeur de la cigarette sur les murs de sa chambre, sur son couvre lit, sur sa moquette. Et je m'en foutais qu'elle soit folle puisque je la désirais. Je la désirais follement et ça remplissait toute ma vie d'alors, ça prenait toute la place et il n'y avait plus de place pour rien d'autre. Et elle sentait ce pouvoir absolu qu'elle avait sur moi, et elle en jouissait. Elle mettait une cassette de flamenco. Elle me posait des questions sur moi, sur ma mère. Elle essayait de comprendre cette énigme qu'elle avait en face d'elle, car, même si je ne m'en rendais pas compte à l'époque, j'étais une énigme, et d'abord une énigme pour moi-même : un garçon de vingt ans complètement désarmé face à la vie, qui se jetait les yeux fermés dans la toile d'araignée d'une jeune femme à peine plus lucide que lui. Nous étions aussi fous l'un que l'autre, mais elle se pensait plus mûre, parce qu'elle avait un copain, qu'elle couchait avec lui, et que c'était loin d'être le premier. Tandis que moi, — quelle affaire ! — j'étais vierge, et je croyais que c'était l'unique problème de ma vie.

Lorsqu'elle m'a permis de l'embrasser pour la première fois, j'étais comme un chien fou : je ne l'ai pas embrassée, je l'ai dévorée. Toute la violence de ma passion est passée dans ce baiser. Après cela, les digues de sa résistance n'ont pas été

longues à céder. Elle m'a donné par étapes tout ce que je voulais, de ses seins — je n'avais jamais rien vu de plus extraordinaire — jusqu'à son sexe, qui était pour moi comme une fontaine, dans lequel je glissais d'abord mes doigts, puis, enfin, mon pénis. Pour cette dernière séance, la pernicieuse Violaine avait choisi de se livrer dans ma chambre de petit garçon, à Chartres, alors que ma mère pouvait entrer à n'importe quel moment. Mais je m'en moquais, je me moquais de tout car j'explorais le corps ouvert d'une jeune femme qui m'avait longtemps été interdit, et je n'ai jamais rien senti d'aussi puissant depuis, et je suis devenu, quand Violaine m'a quitté, comme un ange chassé du paradis, condamné, pour le restant de ses jours, à éprouver la tiédeur médiocre et sordide d'une condition humaine qu'il aurait voulu fuir.

J'étais au lycée, en classe de terminale. À la fin des cours, je rentrais avec mon ami Bruno. De la sortie du lycée à la résidence « Saint Hubert », nous parlions avec enthousiasme de Sartre, que nous avions découvert en cours de philo. Nous avions tous les deux le même sentiment : pour la première fois, un écrivain mettait des mots sur ce que nous ressentions. Pour la première fois, nous avions comme un père spirituel. Et nous trouvions ça extrêmement stimulant. J'appris à nommer le sentiment de l'absurde et reconnus que, en effet, l'enfer c'était les autres. Enfin, j'eus, à mon tour, mon moment de nausée existentielle. Je me souviens très bien de l'endroit où ça me prit. C'était à la cantine du lycée. Nous accédions au réfectoire par un grand labyrinthe le long duquel nous faisons la queue avant d'arriver devant un tas de plateaux en plastique.

Ce jour-là, comme d'habitude, j'en pris un, posai dessus une assiette blanche, un verre rond, une assiette et un couteau sans style, interchangeables, enfin, quelques morceaux de pain taillés à la machine. Je fis glisser le plateau sur des lignes métalliques, m'arrêtant devant des épinards ou une bouillie de pâtes, surmontés, car c'était un vendredi, d'une tranche carrée de poisson. Je m'assis dans la grande salle bruyante et engloutis rapidement mon repas. Quand j'eus avalé mon yaourt pré-sucré, je me levai, plaçai mes couverts en ordre sur mon assiette, vidai d'un trait mon verre d'eau puis posai mon plateau dans l'un des cent casiers prévus pour cela. À travers le mur qu'ils formaient, j'aperçus des hommes et des femmes

vêtus de blanc. Ils déplaçaient, dans un bruit de métal ou de verre, de lourds bacs chargés de vaisselle, d'un chariot à une machine. Elle faisait un bruit assourdissant et une épaisse fumée sortait de dessous son capot, quand on le soulevait au bout du temps de séchage réglementaire. C'est là, devant le spectacle désolant de ces gestes répétitifs, cette mécanique de l'homme conditionné par la machine, que j'éprouvai un immense écœurement. J'étais là, mais il y avait en moi quelqu'un qui m'observait de l'extérieur, comme un étranger. Je ne savais plus ni qui j'étais réellement, ni pour quoi je vivais. Pour la première fois de ma vie, je me sentis triste, d'une tristesse sans cause, d'une tristesse qui, elle-même, était absurde.

Pâle, tremblant, je sortis dans la cour. Des groupes de jeunes parlaient de ce qu'ils avaient vu à la télévision ou jouaient au tarot. J'attendis, oppressé, que sonne l'heure de mon premier cours de l'après-midi. Dans le couloir, quelques élèves étaient assis en tailleur contre le mur. Le professeur arriva. Il enjamba les corps avant d'introduire un passepartout dans une serrure inutile, puisque la porte était restée ouverte. Je m'assis à côté de mon amie Edwige. « Ça va, Blanchet ? me demanda-t-elle. Tu en fais une tête, tu es tout pâle. » Elle paraissait vraiment inquiète. « Je t'assure, insista-t-elle, tu n'as pas l'air dans ton assiette. » Camus l'avait écrit dans *L'homme révolté* : le remède à l'absurde, c'est la solidarité. J'allais pouvoir m'épancher, partager ma peine avec un être qui me comprendrait : « Eh bien, dis-je à Edwige, ce midi, j'ai eu la nausée. » Mon amie hochait la tête et prit un air compatissant.

« Pas étonnant, me dit-elle. La cantine est dégueulasse habituellement, mais, ce midi, c'était vraiment le bouquet. »

Après la cantine, je me dépêche de sortir du lycée car j'ai rendez-vous avec mon orthophoniste. C'est le médecin de la famille, le docteur Chalet, qui m'y a envoyé, parce que je me suis plaint de ne pas pouvoir crier. Chaque fois que j'essaye, ma voix se coince dans ma gorge. L'orthophoniste s'appelle Marie. Je soupçonne qu'elle est autant psy qu'orthophoniste. En tous cas, elle perce sans doute le secret de cette âme adolescente qui ne sait même pas qu'elle cache une énigme. Elle me parle avec douceur et m'explique, devant un miroir, comment baisser mon larynx pour avoir une voix plus grave. « Tu ne peux pas crier, me dit-elle, parce que tu n'as pas mué. Tu parles actuellement en voix de tête. Il faut que tu apprennes à parler en voix de poitrine. » En quelques minutes je comprends le mécanisme. Mais il faut maintenant que je m'entraîne, pour que ça passe en moi, pour que je devienne ce garçon à la voix d'homme que je désire devenir, qui peut crier, repousser l'ennemi, les cauchemars, les ombres, qui peut enfin se mettre en colère et briser le mur qu'il sent devant lui. Cette Marie est providentielle. Pour la première fois, peut-être, de ma vie, quelqu'un me parle comme on parle à un *sujet*. « Maintenant c'est à toi de faire, Rachid. Je t'ai montré la technique mais il faut que tu oses utiliser ta nouvelle voix, même si les gens te regardent bizarrement. » C'est vrai qu'en cours d'anglais, ma voix grave est sortie tout à coup et même la professeure s'est arrêtée pour me regarder. J'ai raconté cet

incident à mon orthophoniste, qui me répond, en quelque sorte : « Assume, tu es venu me voir pour ça, alors maintenant décide-toi. »

J'ai donc un peu grandi. Ma voix n'est pas devenue aussi grave que je le voulais mais j'ai su la contrôler. J'ai commencé, à partir d'elle, à prendre conscience que j'avais un corps. Et puis il y a eu Violaine qui me l'a montré d'une autre façon, et m'a appris aussi à le revêtir d'une chemise blanche un peu ouverte et relevée aux manches et d'un jean « 501 ». Un an après ma rupture avec Violaine, j'étais prêt à rencontrer Laura et à « me mettre en couple » avec elle, pour la première fois de ma vie et pendant six ans.

Parfois, au moment où je m'endors, j'entre dans un état second. Je considère, presque avec indifférence, comme détaché, mon histoire avec Laura, et je ne ressens aucune souffrance. Je constate sans affliction que tout, dans le monde, passe, que chaque être, chaque état, chaque sentiment, est emporté par le flot de l'impermanence, que l'éphémère est la loi, que ce qui dure est l'exception. En mai 1992, lors d'un stage BAFA que nous avons suivi ensemble avec d'autres jeunes, Laura et moi avons joué au chat et à la souris, nous observant du coin de l'œil, guettant les signes, surveillant celles et ceux qui nous tournaient autour. Je considérais avec tendresse cette jeune femme de dix-neuf ans qui voulait grandir ; elle me voyait comme un homme d'expérience, à cause de mes vingt-deux ans, celui avec lequel elle perdrait dans de bonnes conditions sa virginité.

Dans notre appartement de la rue Saint Denis, rempli de lumière, les fenêtres sont ouvertes mais je ne fais plus attention au brouhaha du boulevard. J'ai mis « Olé » ou un autre disque que j'écoutais avant notre séparation. Je repasse mes habits avec des gestes calculés, rassuré par le souffle chaud craché par le fer, comme une présence, et le grincement de la table à repasser. Quand j'ai plié et rangé le linge, je fais une course à pied d'une heure, entre Bastille et République. Je frôle des arbres, prisonniers de leur chape de béton, des petits groupes d'étrangers dans des squares presque déserts, ou des petits vieux qui marchent lentement. J'entends l'éclat d'une voix dans le gris du silence, comme une plainte incompréhensible, un appel qui reste sans réponse. En rentrant, je pose mes souvenirs de Laura devant moi : quelques petits galets peints en bleu, décorés d'étoiles d'argent ou d'or ; une boîte d'où sort une histoire au lieu d'une musique, quand on l'ouvre ; l'image d'un sourire qui ne s'efface pas. Je me sens un peu mieux, pendant un moment.

Le soir, je sors encore pour une longue promenade. L'air devient plus frais. Mes pieds me conduisent devant un immeuble peint en jaune d'où je devrais m'éloigner. Mais je ne peux pas. Je guette une lumière, une ombre, un signe de vie. Mais personne ne se montre. Je fais demi-tour et rentre, la tête pressée par une interminable douleur. Mon corps me mène à bon port, dans mon appartement vide, trop grand pour moi. Je dîne d'un morceau de chocolat noir et prends un livre, mais les lignes se brouillent, je ne peux pas lire. Soudain, le téléphone sonne. C'est la voix de Laura, tendre et soucieuse : « Tu

manges, hein, tu ne fais pas de bêtises ? » Je le lui promets et raccroche sans lui avoir dit : « Tu me manques. » Ma peine est infinie. Parfois, seulement, au moment où je m'endors, je m'imagine que tout est terminé, que le temps passe et efface le passé. Mais non. La loi est que les choses durent. C'est l'éphémère qui est l'exception.

Laura, ce n'était pas que Laura, c'était aussi sa sœur et son petit ami, ses parents, qui m'adoraient et que je faisais rire, son oncle peintre et ses deux fils, avec qui je faisais d'interminables parties d'échecs dans un grand atelier baigné de lumière, où nous écoutions Cesaria Évora ou le Stabat Mater de Pergolèse, où nous dansions le rock and roll, une cigarette aux lèvres, à moitié ivres. J'ai aimé ma vie avec Laura autant que Laura elle-même, qui était une fille douce, indépendante et indécise. Je me souviens d'une soirée, où nous étions arrivés un peu par hasard, Laura et moi. Nous avons dansé chacun de notre côté, dragué chacun de notre côté — Laura s'amusait à me regarder séduire les autres femmes, elle disait que j'étais doué pour ça et que ça l'amusait, et elle était sincère. Et puis nous avons dansé ensemble un rock endiablé. Nous étions comme deux jeunes dieux et les autres nous regardaient en pensant : « Quel beau couple ! » Mais ce couple s'est brisé. Peut-être parce que Laura m'avait toujours dit qu'elle ne se marierait pas avec moi ? J'étais, m'avait-elle expliqué, le premier garçon qu'elle avait eu dans sa vie et elle ne voulait pas faire comme avait fait sa mère, qui avait épousé son premier amour, le père de Laura, et que Laura croyait

malheureuse en couple à cause de cela. Plus probablement parce que l'appel du sexe me poussait vers d'autres aventures.

En juin 1998, six ans après le début de notre histoire, j'ai proposé à Laura le genre de marchés qu'on propose parfois quand on n'assume pas la rupture définitive : d'être ensemble le mardi, le jeudi et le vendredi — je ne me souviens pas des jours — et « libres » les autres jours de coucher avec qui on veut. Elle n'a pas dit non, ça l'arrangeait même, puisqu'elle avait déjà quelqu'un en vue — l'avais-je senti et avais-je voulu précipiter les choses, pour garder la maîtrise ? Et, bien sûr, dès qu'elle a couché avec l'autre, j'ai terriblement souffert. Je l'avais attendue toute la nuit parce que je lui avais fait promettre de rentrer et de me « raconter ». J'avais arraché tous les posters qui étaient au mur, les avais déchirés, ainsi que de nombreuses choses que j'avais écrites. Je voulais me détruire, tout détruire. « Alors, lui ai-je demandé à son retour, c'était comment ? » Elle m'a dit que c'était forcément un peu mieux qu'avec moi, puisqu'il y avait plus de désir. Mais que mon corps était bien plus beau que le sien. J'ai dû demander encore si son sexe était plus gros ou plus long que le mien, ce à quoi elle a dû seulement répondre par un sourire. Je n'étais pas plus avancé avec ces réponses à mes questions. Je ne sais pas quelle était l'origine de ma curiosité. Peut-être que c'était quelque chose de très enfantin, comme la surprise du petit Rachid quand il voit Gérard sortir de la douche avec son énorme zizi ? Comme sa curiosité quand il cherche à comprendre, tout seul dans son lit, pourquoi sa mère l'a finalement délaissé pour un homme, alors qu'il avait cru, lui, pouvoir la satisfaire toute sa

vie ? C'était quelque chose de très suspect en tout cas et de — comme dirait ma mère — « pas très catholique ».

Ce qui est sûr, c'est que je ne supportais pas du tout cette « liberté » que j'avais cru pouvoir nous donner, à moi et à Laura. Nous avons encore couché ensemble quelquefois, après notre séparation, dont une fois qui devait être notre dernière nuit, où je m'étais vanté de l'avoir prise cinq fois de suite. En vérité, je n'étais pas fier du tout, j'étais terriblement triste. Notre histoire se finissait, parce qu'elle devait se finir, mais maintenant que nous étions dans le concret de la séparation, ce que nous ressentions c'était d'abord le gâchis, le caractère incompréhensible — même si nous savions que c'était inéluctable — de notre décision. Nous étions aussi malheureux l'un que l'autre, aussi désespérés et aussi convaincus de nous aimer encore, bien que nous nous quittions. Et c'était le cas : nous nous aimions, et j'ai aimé Laura encore pendant de très nombreuses années. Mais il n'y avait rien à faire contre cela : nous ne pouvions pas ne pas nous quitter et, bien que ça m'ait pris du temps, aujourd'hui, je peux dire que je ne regrette pas cette décision.

Laura et moi nous sommes quittés au début de l'été. En septembre, elle retire ses affaires de notre appartement de la rue Saint-Denis. « Ce CD, il est à toi ou à moi ? ». « Je ne sais plus, prends-le. De toute façon... ». Après Laura, je suis resté seul un long moment. Le soir, je me sentais libre parce que ma journée de travail était finie. Jusqu'au lendemain, je pouvais

faire ce que je voulais : ne rien faire, lire, écrire des lettres à mes amis.

J'ai acheté un téléphone sur lequel s'affichent les numéros. Comme ces numéros sont associés à des noms, quand le téléphone sonne, le nom apparaît et je sais qui m'appelle. J'ai alors l'immense satisfaction de choisir si je décroche ou non. Une touche me permet d'arrêter la sonnerie sans décrocher. C'est bizarre comme ça tient à peu de choses mais, depuis que j'ai ce téléphone, je me sens un homme libre.

Il faudrait que je me décide à quitter cet appartement où j'ai vécu six ans avec Laura : une entrée grande et vide ouvre sur trois pièces : en face, la salle de bain, à gauche, une grande cuisine, et, plus loin, la pièce principale, longue et rectangulaire, éclairée par deux fenêtres qui donnent sur la rue Saint-Denis. Le grand matelas où je dormais avec Laura est toujours là, à même le sol. Et, près des deux fenêtres, le bureau blanc est toujours aussi en désordre.

Parfois, je vais au cinéma à la séance de vingt-deux heures voir un film dont j'ai trouvé le titre dans « l'officiel des spectacles ». En rentrant, je me sens habité par de grandes émotions qui me déchirent et je me demande comment je vais faire pour m'endormir. J'allume une cigarette. Elle m'écoeure très vite mais je me force à la finir jusqu'à m'étourdir. Je monte, en titubant, mes trois étages, ouvre la porte et me jette tout habillé sur mon lit. Alors je pleure doucement jusqu'à ce que la fatigue me ravisse. En m'endormant, je pense que ce serait si bien de ne jamais rouvrir les yeux. Puis mon réveil sonne et ma journée recommence une fois de plus. Mon corps

est plus solide que mon âme. C'est lui qui me conduit. La vie n'a pas besoin de moi pour mener à bon port la mécanique. J'enfile mes habits d'acteur et vais travailler. Mon métier m'occupe et fait de moi un homme.

Mon téléphone sonne. Décroche ? Décroche pas ? Je lis le nom sur le cadran : Céline. Céline est une très bonne amie de Laura. Lorsqu'elle a appris notre séparation, elle a pleuré. Mais, comme elle a toujours été secrètement amoureuse de moi, il se passe peu de temps avant qu'elle ne tombe dans mes bras. J'attends que passent trois sonneries et décroche : « Allô ? — Bonjour Rachid, c'est Céline. » J'aime passer la nuit avec Céline. Elle est douce. Elle m'aime. Je l'aime aussi mais je ne m'en rends pas compte car j'ignore tout de l'amour. Nous allons au MK2, métro Stalingrad. En rentrant, nous achetons un sandwich grec et des frites. Je suis bien avec Céline, elle ne me juge pas. Elle est intelligente, un peu timide, elle a un beau visage tout rond derrière des lunettes, une peau très blanche, des cheveux noirs et raides. Je peux parler avec elle de tout ce qui m'intéresse.

La première fois que nous faisons l'amour, je suis très surpris. Elle pousse des cris, se tortille, mord l'oreiller. Je suis imbu de ma personne, certes, mais pas au point d'être dupe : mes talents d'amant sont médiocres, comme me l'ont appris six années d'une pratique sexuelle régulière avec Laura. Nous avons beaucoup parlé avec Laura avant de nous quitter, et notamment de sexe, la question cruciale du couple. Elle m'a avoué n'avoir jamais eu d'orgasmes avec moi, ou seulement

quelques rares fois mais où je n'étais pour rien. Donc, je comprends que Céline simule mais je ne dis rien. Le lendemain ou le surlendemain, je mets une chanson de Brassens : « Quatre-vingt-quinze fois sur cent, la femme s'emmerde en baisant... » et je demande à Céline ce qu'elle en pense. Elle hésite, ne répond pas vraiment. Finalement je lui pose franchement la question : « Pourquoi fais-tu semblant, Céline ? Pour me faire plaisir ? Mais, moi, je préfère que tu ne me mentes pas. Je sais que je ne suis pas terrible au lit. » Céline avoue maintenant sans hésiter qu'elle a fait semblant. Elle se justifie un peu en disant que, parfois, s'auto-stimuler ça aide. Je ne suis pas très convaincu. Elle me dit aussi que je suis le premier de ses amants à s'en rendre compte. N'est-ce pas plutôt que les autres se satisfaisaient de l'apparence ? Nous parlons d'elle. Elle me dit ce qu'elle n'a jamais dit aux autres : qu'elle a été abusée par un homme alors qu'elle avait douze ans et que, à cause de ça, le sexe pour elle est une chose compliquée. J'encaisse. Elle m'emmène alors faire le test pour le SIDA. Nous sommes reçus par une femme médecin, blouse blanche et cheveux gris, à qui nous expliquons que nous voulons faire le test car nous venons de nous mettre en couple et souhaitons être sûrs que nous sommes « cleans ». Le médecin me demande si je vais bien. Je réponds : « Oui. » Elle me dit qu'elle me demande ça parce que, quand elle m'a vu entrer dans son cabinet, je lui ai fait l'effet d'un homme qui vient de prendre des coups. J'y pense un peu : ce n'est pas faux. J'ai quitté Laura il y a trois mois alors que je l'aimais encore, sans doute en partie parce que ça ne collait pas au lit.

Avec Céline, j'ai eu l'espoir que ça se passerait mieux. Et voilà. Je comprends qu'avec elle aussi ça ne serait pas simple sur ce plan. Pourtant j'aime Céline, j'en suis certain. J'aime sa douceur, j'aime son intelligence, même son corps blanc et froid, aux formes fermes et parfaites qui ne vibrent pas. Je revois Laura parfois et je souffre. Céline me console, est là pour moi. Mais il y a au collègue une femme qui me tourne autour, la violoniste qui trouve que je marche bizarrement. Je me dis que le sexe serait peut-être mieux avec elle ? Céline est tellement gentille, tellement comme une amie. Je lui dis que j'ai rencontré quelqu'un et que j'aimerais tenter ma chance avec elle. Elle me regarde sans colère et me dit que je suis une sorte de bulldozer, que je fais le ménage sans y aller avec le dos de la cuiller. Elle me dit aussi : « C'est bizarre, je viens juste de dire à ma psy que j'avais découvert que je t'aimais. » Je suis certain que j'aurais dû rester avec Céline, que j'aurais été heureux avec elle. Mais à quoi bon ce regret, puisqu'il est impossible de revivre sa vie ?

Je suis dans le train pour Bordeaux et je ne regarde pas le paysage par la fenêtre. Mes yeux se posent seulement dessus. Mes yeux sont immobiles et le paysage glisse par en-dessous, s'échappe, se faufile, disparaît, occulté par mes souvenirs. Je revois le sourire de Céline et, en filigrane, celui de Laura, des sourires enfantins, de très grands sourires qui montent très haut, qui plissent les yeux, soulèvent les joues et découvrent de très belles dents, blanches comme la jeunesse.

Il y avait un sourire particulier de Laura, quand je lui faisais un baiser dans le cou, à califourchon sur elle, si bien qu'elle ne pouvait s'échapper. Elle rentrait la tête dans les épaules et faisait ce sourire, si large, si pur, qui contenait la promesse d'un éclat de rire. Ce sourire n'existe plus. La dernière fois que j'ai vu Laura, je l'ai prise de loin pour sa mère, quand elle avait l'âge que maintenant a sa fille, à l'époque où je la fréquentais. Laura était toujours aussi indécise, avec les mêmes silences, ceux qui bloquent les mots importants et ne laissent passer qu'une sorte de plainte. Elle m'admirait, parce que je savais parler, parce que j'étais capable aussi de comprendre, de deviner, à partir des maigres indices qu'elle parvenait à extirper de son mutisme, ce qu'elle avait à me dire, et qui était si important que ça ne voulait pas sortir. Je la revois bloquée, presque en position fœtale, à un autre stage que nous avons fait ensemble, plusieurs années après celui où nous nous étions rencontrés. Le prof avait essayé de la relever mais rien à faire. C'était dans une de ces périodes bizarres du début de notre amour, où nous étions amoureux sans être ensemble, parce que j'avais paniqué, et lui avait demandé une « pause ». Il y eut deux grandes pauses avant que nous soyons vraiment ensemble, dont une où elle en profita pour sortir avec une sorte d'artiste, qui faisait des caricatures place du Tertre, à Montmartre. Mais nous étions toujours fourrés ensemble, elle, moi, sa sœur et son ami, et nous savions que la troisième fois serait la bonne. Alors je me suis approché d'elle, j'ai dit doucement « Laura », elle a serré très fort ma main, comme une noyée, elle s'est relevée, et le prof qui aurait peut-être

voulu avoir une histoire avec cette jolie stagiaire a compris qu'il n'avait aucune chance.

Plus tard, j'ai quitté Laura. Plus tard encore, je me suis marié. Mais il ne faut pas croire que, pour autant, j'ai fait le tour de la question amoureuse. Je continue de tourner en rond, d'avoir le vertige pour une paire de seins, d'éprouver un violent trouble pour la chute d'un dos, l'évasement d'une hanche. Hier soir, mes parents regardaient « Vivement dimanche ! », cet étrange film avec Fanny Ardant et Jean-Louis Trintignant. À la fin de l'histoire, un avocat déclare, avant de se tirer une balle dans la tête, dans une cabine téléphonique, que sa faute est d'avoir trop aimé les femmes. L'homme qui aimait les femmes ? Qui était fasciné par leur corps, disons. Que leur corps rendait malade de désir. Est-ce que c'est grave docteur ? Est-ce qu'on en guérit ? Je ne sais pas si j'ai envie d'en guérir. Non, je suis même sûr que non.

Le sourire de Laura me hante, celui qu'elle avait quand je la chatouillais. Un jour, je lui ai dit : « J'aime voir apparaître ce sourire. » Elle est devenue grave : « Il ne fallait pas me le dire. » À partir de ce moment, elle a contrôlé les muscles de sa bouche, pour empêcher le sourire de s'épanouir, parce qu'elle avait encore à l'esprit mes paroles, des paroles qui avaient tué, en le nommant, un sourire spontané qui venait des profondeurs de son enfance. Un sourire qui voulait être adoré en silence, qui ne voulait pas grandir, devenir conscient. Le sourire qu'une petite fille réserve à son père, si gentil, mort plus tard d'un cancer à cause de l'amiante, et qu'on perd, quand on devient grande.

Le sourire de Céline était un peu de travers, une partie haute et une partie basse, un sourire qui avait l'air de s'excuser, qui se retenait mais qui explosait finalement dans le regard, un regard tendre, un regard clair, un regard si amoureux que j'ai envie de pleurer, de prendre Céline dans mes bras et de lui dire : « Ne t'en va pas, ne me laisse pas aller avec cette conne de violoniste, retiens-moi. Puisque tu m'aimes, retiens-moi. Fais-moi une scène de jalousie. Ne me dis pas encore : "Tu es un bulldozer, Rachid". » Comment ça fait d'être dans les bras d'une femme ? Comment ça fait d'être embrassé ? J'ai oublié votre tendresse, Laura, Céline, cette tendresse qui vous faisait sœurs, si enfantines, à l'époque où j'étais encore moi-même presque un enfant. J'ai oublié la douceur de me sentir aimé par vous. J'ai oublié, depuis que je vous ai perdues, ce qu'était votre amour.

Quand Anita m'a dit qu'elle partait deux mois en Argentine, parce qu'elle avait besoin de répondre à certaines questions qu'elle se posait, j'ai imaginé le pire. Nous étions assis sur mon lit, formé de deux matelas posés sur la moquette, dans mon studio de la rue Saint Maur. Les deux fenêtres étaient ouvertes sur la petite cour, d'où nous parvenaient les parfums et les bruits de la pâtisserie orientale. Je me suis souvenu du début de notre relation. Nous étions dans un autre lit, celui de mes parents. Ils nous avaient prêté leur maison pour que nous y fêtions, avec notre groupe d'amis, le passage à l'an 2000, puis, la soirée terminée, ils avaient insisté pour que nous dormions dans leur chambre. Anita m'avait dit : « Tu sais, parfois il m'arrive de penser des choses bizarres. Ne fais pas attention, ça passe. » Est-ce que ce projet de partir deux mois à Buenos Aires faisait partie de ces choses bizarres auxquelles je ne devais pas prêter attention ?

Elle partit donc.

Soudain, je ne parvins plus à penser à autre chose qu'à son retour. Je me mis à compter les jours. Je n'arrivais plus à me concentrer sur autre chose. Plusieurs fois par jour, je me connectais dans un bar pour consulter ma boîte mail nouvellement créée. Mais Anita m'écrivait peu. J'imaginai donc le pire : qu'elle avait là-bas une vie qui la remplissait et qu'elle n'avait plus besoin de moi, que je ne lui manquais pas, que j'étais en quelque sorte sorti de sa vie. Lorsque, le cœur battant, je constatais qu'elle m'avait enfin écrit, j'étais toujours

déçu par le contenu de ses messages, que je jugeais trop courts ou pas assez amoureux. Je devins aliéné, obsédé par mon idée fixe, arraché à mon quotidien, à mon métier, à mes relations, par l'attente de ces messages dont le contenu me décevait toujours. Pour ne plus sortir de chez moi, j'achetai un iMac bleu, qui ressemblait à une petite télévision. Désormais, je pouvais me connecter plusieurs fois par heure. Mais ça ne faisait pas revenir Anita.

Puis, un jour, elle m'annonça qu'elle resterait plus longtemps que les deux mois prévus et qu'elle ne pouvait pas me dire quand elle rentrerait. Je perdis complètement pied. J'eus peur de devenir fou. Il fallait à tout prix que je reprenne le contrôle, que je redevienne, d'une façon ou d'une autre, maître des événements. J'ai fait ce que me dictait ma folie : je l'ai trompée et le lui ai écrit aussitôt. Peu de temps après, Anita est rentrée à Paris. Évidemment, à cause de ce que j'avais fait, elle a décidé de me quitter, après m'avoir fait cette déclaration aussi triste qu'ironique : « C'est là-bas, en Argentine, que j'ai compris que je t'aimais. »

J'étais à nouveau seul. Comme à la fin de mon histoire avec Laura, je me séparais d'une femme que j'aimais encore et qui m'aimait. J'étais pourtant soulagé : je n'étais plus prisonnier de mon idée fixe. La relation amoureuse m'avait conduit dans l'ornière de l'obsession, et j'avais dû, pour en sortir, jeter le bébé avec l'eau du bain. Est-ce qu'aujourd'hui, à cinquante ans, j'aurais la vertu nécessaire pour laisser à Anita la liberté de s'échapper un moment, le temps d'être sûr qu'elle m'aime vraiment ? Je suppose qu'aujourd'hui, je saurais mieux

faire face à la situation, qu'aujourd'hui, j'aurais le détachement nécessaire, la maturité, la sagesse, l'intelligence requise pour vivre sereinement l'absence d'Anita. Je n'aurais plus besoin de la tromper pour reprendre le contrôle. J'accepterais de patienter. J'en profiterais même pour me reposer, lire, voir des amis.

La suite de mon histoire sentimentale m'a donné l'occasion de me confronter une nouvelle fois à l'idée fixe. C'était il y a sept ou huit ans avec Agnès. Elle avait décidé de retourner danser le tango argentin et s'était trouvé un cavalier, un Italien, que je connaissais de vue puisqu'il dansait déjà à l'époque où je fréquentais les « milongas ». Il s'appelait Célesto. Agnès et lui se mirent à danser presque exclusivement ensemble, et passèrent aussi beaucoup de temps à s'écrire sur facebook, entre deux sorties en bal. Il y avait évidemment de quoi être jaloux et je le fus inmanquablement, même si je tirai aussi quelques avantages de la situation, puisque je recueillis pour moi-même les fruits du désir qu'Agnès éprouvait inévitablement, vu sa proximité avec lui, pour le séduisant Célesto.

Je me mis donc à adopter le comportement typique du jaloux, qui surveille, contrôle, soupèse, recoupe, observe, pointe les contradictions, les manques, les flous, bref, se transforme en inspecteur de police. Heureusement, Agnès eut le bon sens de refuser de se prêter à mes interrogatoires. Elle me déclara qu'elle refusait ma jalousie, qu'elle m'aimait et que donc je n'avais aucune raison de douter d'elle. Elle avait

simplement besoin de se prouver qu'elle pouvait encore séduire. Il n'y avait rien de dangereux dans ce qu'elle faisait, c'était simplement un jeu. Finalement, je réussis à lui faire confiance et cessai de la surveiller. Certes, ce détachement me fut sans doute facilité par le fait que la relation d'Agnès et de Célesto tourna finalement un peu au vinaigre. Il n'empêche : j'avais trouvé en moi les ressources pour sortir de mon idée fixe sans briser mon couple, même si ce n'était pas passé loin. À partir de ce moment, quand d'autres occasions d'être jaloux se présentèrent, toujours cependant dans des proportions moindres que dans l'histoire avec Célesto, je réussis à faire preuve de sagesse. Comme lorsqu'on chasse une tension en expirant profondément, j'expulsai ma tentation de l'idée fixe par une profonde expiration psychique, expiant du même coup mes péchés de jeunesse, en particulier mon attitude déplorable avec Anita lorsqu'elle était partie en Argentine.

Dans l'avion qui survolait les montagnes recouvertes de neige, Janine, ma mère, pensait à ses parents et à son frère. Les reverrait-elle ? Leur dirait-elle un jour la vérité ? Elle avait vingt-quatre ans mais aurait pu aussi bien en avoir dix-huit tant elle avait l'air jeune. Un bandeau couleur pastel, assorti à une ample robe de coton qui cachait son ventre rebondi, retenait son épaisse chevelure, très noire, au-dessus de son grand front. Il imposait son sérieux au reste du visage, juvénile et triste, à la peau mate et aux yeux soulignés d'un trait vert. Le hasard l'avait placée à côté d'un trentenaire élégant mais trop parfumé, qui aurait bien aimé engager la conversation avec

elle. Pour l'éviter, elle se serrait contre la paroi de l'avion, faisait semblant d'être absorbée par le spectacle qu'un hublot à peine plus gros que sa tête était censé lui offrir. En vérité, le ciel, aveuglant et uni, ne lui faisait pas plus d'effet qu'une toile abstraite.

Elle se souvint d'un autre voyage, quand elle avait treize ans. Elle avait pris pour la première fois l'avion, avec sa famille, pour fuir l'Égypte de Nasser, comme les Hébreux Pharaon. Les images qu'elle conservait d'Alexandrie s'étaient estompées depuis, mais elle se souvenait encore du cinéma en plein air et du goût de la glace à la vanille que son père, Jean, lui offrait. Elle la goûtait autant que le film, généralement américain. Elle était fascinée aussi par les drames personnels des actrices, rapportés dans des magazines dont elle découpait les photos, qu'elles collaient, avec de la farine, dans d'interminables cahiers. C'est comme ça que je l'imagine : belle comme une actrice en noir et blanc, ou comme Fairouz ou Nana Mouskouri. Elle aimait des stars masculines puisqu'elle m'avait choisi comme deuxième prénom « Alain », à cause d'Alain Delon. À moins que ce ne fût par amitié pour Aline, sa meilleure amie restée au Liban, la seule à connaître son secret et à qui elle confierait plus tard la mission de lui rapporter du Liban une alliance en or pas trop coûteuse. Elle la mettrait au doigt pour pouvoir prétendre que son mari, journaliste (et, de ce fait, grand voyageur), s'absentait souvent, la laissant seule avec son fils. Quant à mon prénom, je le dois à mon géniteur. Ma mère lui avait demandé, avant de partir, comment elle voulait qu'elle appelle leur enfant. Il avait répondu « Rachid ».

« Et si c'est une fille ? », avait-elle encore demandé. Mais il avait répliqué, catégorique : « Ce sera un garçon. »

Janine était donc dans l'avion, enceinte de moi de sept mois. Elle n'était pas encore arrivée en France, le « pays de la liberté », où sa tante, Marie, s'était déjà réfugiée avant elle, parce que, catholique pratiquante, elle avait eu le mauvais goût de tomber amoureuse d'un Juif et de l'épouser. C'est chez elle que ma mère avait tout de suite pensé fuir, après avoir commis à son tour l'irréparable, tomber enceinte d'un homme marié, mon géniteur, un acte qui peut tuer un père de honte, s'il l'apprend. En tous cas, se jurait-elle, son père à elle ne l'apprendrait pas.

Elle tint sa promesse. Quand son père mourut, huit ans plus tard, il ignorait qu'il avait un petit-fils, moi, Rachid Blanchet. L'avion de Janine était passé inutilement au-delà des montagnes puisque la « fille mère » portait avec elle la honte qu'elle fuyait : son bébé, conçu avec un homme marié, sa culpabilité vis-à-vis de sa famille et de la société, le poids du qu'en dira-t-on. La mentalité du pays qu'elle croyait quitter était enracinée en elle, comme un cèdre. Comparées aux montagnes de l'hypocrisie, les montagnes du Liban ne sont rien.

Lorsque j'étais dans le ventre de ma mère, avant son départ pour la France, j'entendais la voix de mon géniteur, lointaine, mais reconnaissable entre toutes. C'était la voix qui faisait frémir ma mère. Les circonstances de la rencontre de ces deux êtres me demeurent mystérieuses. Que me dirait ma

mère ? Qu'ils travaillaient l'un et l'autre dans le même studio, elle comme infirmière, lui comme employé dans un journal ? Mais quel sens cela a-t-il ? Que faisait-elle dans ce studio ? Et lui ? Venait-il ramasser du courrier une fois par jour ? Attendait-il là quelque dépêche ? Je ne le saurai sans doute jamais. Je préfère imaginer cet homme de trente ans qui s'éprend de cette jeune femme aux longs cheveux noirs. Quand celle-ci lui annonça qu'elle était enceinte, il fut persuadé qu'elle voudrait avorter et proposa de payer les frais d'hospitalisation dans une petite clinique que tout le monde, à Beyrouth, connaissait, mais dont personne ne parlait. Mais ma mère dit : « Non, je le garde. » Puis elle ajouta : « Ne t'inquiète pas : j'irai vivre en France. » Elle cacha sa grossesse sous de larges robes à la mode de cet été de 1970. Puis elle prit l'avion pour accoucher seule, début août, à Paris.

Le temps est passé. J'ai eu mes deux enfants. Un soir que je fais le bisou de bonne nuit à ma fille, Vassilia, elle m'interroge : « Papa, est-ce que je pourrais me marier avec toi quand je serai grande ? » La question est grave. La réponse se doit d'être précise : « Ce n'est pas possible, je suis déjà marié avec ta maman. Mais tu te marieras avec un autre homme, qui aura ton âge. » Puis je lui souris : « Tu comprends ? » Mais son visage, si doux, si enfantin, si libanais, se fait grave et triste : « Non, papa, je n'en trouverai jamais un qui aura ta voix. »

J'avais emmené Anita au Liban, où je devais rencontrer pour la première fois mon père biologique.

À notre arrivée, à l'aéroport de Beyrouth, Anita me dit : « Regarde, il y a ton nom sur une pancarte. » Un chauffeur brandissait en effet une grande ardoise, sur laquelle étaient inscrits au marqueur bleu, en lettres capitales, mon prénom et mon nom précédés du titre « Monsieur ». Il scrutait des yeux les voyageurs un peu las, qui sortaient en file, le front luisant. C'était vers neuf ou dix heures du soir. Il faisait presque nuit mais encore très chaud. Il avait un visage brun, avenant.

Je regardai Anita, l'air de dire : « Qu'est-ce qu'on fait ? » Et puis, tacitement, on a convenu de le suivre. Plus tard, j'ai su que c'était Selim, le cousin libanais de ma mère, qui avait envoyé le taxi. On est monté dans la grande Mercedes noire. On a éprouvé la différence de température entre l'intérieur et l'extérieur, à cause de l'air conditionné. On a fermé la porte, attaché notre ceinture, chacun de notre côté, la tête tournée vers la vitre. Et puis le taxi a roulé, très vite, on ne savait pas où on allait.

Trente ans plus tôt, j'étais parti de ce pays, caché dans le ventre de ma mère, qui avait eu une liaison avec un homme marié, ce père biologique que j'allais rencontrer pour la première fois. J'essayais de me dire : « Voilà, tu y es. » Mais ces mots ne représentaient rien pour moi : de simples concepts qui n'appelaient aucune émotion. La nuit se frayait un chemin vers la terre : elle hésitait à toucher cette surface brûlante. Finalement, elle y parvenait par maints détours, en s'enroulant. Mes sentiments étaient géométriques : au plat de la route, sur laquelle la voiture filait, s'opposait la rondeur des collines. Une lumière violette, poussiéreuse, les embrasait. Ou bien des

lueurs, comme des feux follets, me faisaient des signes que je ne comprenais pas. Je regardai la chevelure sage d'Anita. Cela m'apaisait de la sentir si proche. Pour elle, ce voyage avait un autre sens que pour moi. Quelques temps avant mon départ, j'avais eu Laura au téléphone. Elle m'avait dit : « J'avais toujours pensé que ce voyage tu le ferais avec moi et finalement tu le fais avec une autre. »

La route s'est mise un peu à sinuer et on est arrivé à l'hôtel, un quatre étoiles. Je ne me sentais pas très à l'aise. On a laissé le chauffeur déposer nos valises. Tout le monde était très souriant. J'ai voulu payer mais, quand j'ai donné ma carte bleue, ça n'a pas fonctionné. Je me suis dit : « Ça ne va pas aller, il va falloir partir. » Finalement, ça s'est arrangé. Selim, le cousin de ma mère qui nous avait envoyé le taxi, avait tout réglé d'avance : un cadeau pour nous souhaiter la bienvenue et faciliter notre arrivée dans le pays.

On nous a conduits à notre chambre. Une fois seuls, Anita et moi avons regardé ce petit studio luxueux, la salle de bain où étaient suspendues de grandes et épaisses serviettes blanches. Nous avons pensé que ce serait bien de faire l'amour sur ces serviettes, au sortir de la baignoire où l'on aurait traîné jusqu'à ce que l'eau devienne tiède. Ensuite, on a parlé, parce que ni l'un ni l'autre nous n'avions envie de dormir. Anita m'a demandé : « Alors, ça te fait quoi ? » Mais je ne savais pas quoi lui répondre.

À Paris, plusieurs mois avant notre départ, Anita avait étudié les guides, choisi les destinations : Beyrouth, Baalbek, Tyr, Sidon. Dès le lendemain de notre arrivée, la visite du pays

commença. Nous allâmes partout, main dans la main, dans les souks, les églises, les musées, et, parfois, de jeunes garçons effrontés nous demandaient, en français, si nous étions mariés.

Mais, moi, pendant les trois semaines qu'ont duré ce voyage, je n'ai pensé qu'à lui, à sa haute stature, à ses cheveux presque blancs, à sa manière de me serrer dans ses bras. Je l'ai vu presque tous les jours, en cachette car il n'avait, bien sûr, rien avoué à son épouse. Un matin, il m'a presque grondé : « Pourquoi tu ne m'as pas appelé, hier ? J'étais inquiet. » J'ai senti qu'il aurait voulu ajouter : « Je suis ton père, non ? » Mais, finalement, il n'a pas osé.

Mon géniteur s'attendait à ce que je lui fasse des reproches ou lui demande des explications. Il avait préparé un discours confus, que j'ai écouté d'une oreille distraite puis aussitôt oublié. Je me souviens seulement du mot « amourette ». Selon lui, donc, son histoire avec ma mère « n'était qu'une amourette. » « Une amourette, certes, ai-je dû penser. Mais qui mit ma mère enceinte. » Cependant, je ne me suis pas appesanti sur cette pensée. Je n'étais venu au Liban que pour le voir, voir à qui je ressemblais physiquement. Par la suite, j'ai compris que j'avais aussi hérité de certaines de ses caractéristiques morales : c'était un séducteur, qui passait son temps à reluquer les femmes et qui me disait : « Tu as vu la poitrine de celle-ci ? » D'Anita, il m'a dit : « Tu as de la chance d'être mon fils, parce que sinon je te l'aurais piquée. » Il avait encore un regard émerveillé en évoquant, trente ans après leur séparation, le souvenir de ma mère : « Comme elle était belle,

ta mère ! Est-ce qu'elle est encore aussi belle ? » Qu'est-ce que je pouvais répondre ?

Mon géniteur ne m'a pas convaincu. Pas parce que son discours était nul : je ne juge de toute façon pas les gens à ce qu'ils me disent d'eux. J'ai simplement plongé dans son regard et j'ai vu que j'avais affaire à un petit garçon qui n'avait jamais tout à fait grandi. Je lui ressemble, certes, mais n'en tire aucune fierté. Je préfère mon père, Monsieur Blanchet, qui, sans être un beau gosse comme l'autre, est un homme qui assure. Je ne l'ai pas haï, non plus. Il ne faut pas exagérer. J'ai trouvé un homme tendre, sans doute blessé, pas très heureux. Un jour, alors que j'étais rentré depuis longtemps à Paris et marié avec Agnès, il m'a téléphoné du Liban. Son discours était toujours aussi confus et, de toute façon, je ne l'entendais pas bien à cause de la mauvaise qualité de la ligne. Mais j'ai compris qu'il me demandait pardon. Sur le moment, je me suis demandé pourquoi il le faisait. Je n'avais pas l'impression que j'avais quelque chose à lui pardonner. C'était bien le cas, pourtant. Je ne le savais pas quand je suis allé au Liban mais c'est lui qui avait raison : il avait simplement anticipé. Quand il est mort, je ne savais toujours pas ce que je devais lui pardonner. Et puis, un jour, je l'ai su, grâce à un psy que nous étions allés voir, Agnès et moi, pour essayer d'être plus heureux en couple, tous les deux. Nous n'avons fait qu'une seule séance, inutile pour notre couple, mais très utile pour moi. J'ai compris, en effet, grâce à une remarque du psy, ce que je reprochais sans le savoir à mon géniteur. La question à laquelle il s'attendait quand je suis allé le voir, un autre l'avait prononcée pour moi, non loin

du Liban, il y a plus de deux mille ans : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Agnès m'a emmené avec elle au tango pour me montrer que je n'ai aucune raison d'être jaloux. Elle est au bar avec Célesto. Nous parlons tous les trois. À un moment, elle entend un tango qu'elle aime et s'écrie : « Oh ! Je veux le danser celui-ci, tu viens ? » Elle s'adresse à Célesto qui me regarde, gêné. Il n'ose ni refuser ni accepter. Je lui fais signe d'y aller et finalement il se lève. Agnès, tout à son plaisir, n'a rien vu de ce conciliabule discret. Elle court presque vers la piste, me laissant seul. Nous sommes venus en voiture. Je me lève, dépose la clé à la caisse, à l'entrée. Je connais bien l'organisatrice du bal. Je lui explique que c'est pour Agnès. « Dis-lui que je rentre à pied. » Et, je pars, sans attendre de réponse.

Dans la rue, je marche à toute vitesse. Ma colère sort par mes jambes, en grands enjambées furieuses. Mes poings sont serrés. Je traverse les boulevards et les rues, tandis qu'une pluie fine tombe sur mon front. Au moment de traverser la Seine, j'ai l'idée de jeter mon alliance par-dessus le pont. Je la retire. Mais je pense que cet acte serait irréparable et cette pensée me retient. Je me contente de mettre l'alliance dans ma poche. Je suis un peu calmé maintenant. Je finis par arriver chez moi. Je m'allonge mais sans dormir. Je suis terriblement triste. Agnès rentre assez vite. Célesto lui a fait des reproches. Elle traduit de l'italien : « Tu m'as fait jouer un rôle de merde. » Elle n'avait pas du tout compris l'enjeu de la

situation. Il a fallu qu'il le lui explique. À mon tour je lui explique comment je me suis senti abandonné, humilié. Elle me dit qu'elle comprend mais que je me trompe : elle n'a pas voulu m'humilier. Elle a simplement pensé à elle, à son plaisir. Je lui dis : « Mais c'est ça justement le problème, tu m'as oublié, alors que je suis ton mari. » Et je lui raconte l'histoire de l'alliance, qui est encore dans ma poche. Elle me prend dans ses bras. Elle comprend enfin. Enfin, elle a accès à cette vérité que tant d'hommes et de femmes ignorent toute leur vie : l'autre existe. Il n'y a pas que moi et mon plaisir. Il y a un homme, mon mari, que je laisse seul devant un bar pour aller danser un tango avec un autre qui danse mieux que lui. Beaucoup de drames sont contenus dans ces mots. C'est l'histoire banale de beaucoup de couples. C'est peut-être même l'histoire de certains assassins. On peut vivre toute sa vie en ignorant que, par ses paroles, par ses actes, on peut faire souffrir les autres. On peut être, toute sa vie, enfermé dans la recherche exclusive de la satisfaction de son désir. Cette fois-ci, Agnès a compris. J'ai remis mon alliance et nous nous sommes endormis, sa main chaude nouée dans la mienne.

Un jour, en hiver, j'étais au lycée et je portais une doudoune verte. J'étais seul dans la cour, il faisait froid, humide. Il y avait une fille qui regardait dans ma direction, de façon insistante. J'ai regardé derrière moi pour savoir à qui elle en voulait. Il n'y avait personne d'autre que moi. C'était donc moi qu'elle regardait, moi à qui elle voulait faire comprendre que je lui plaisais, qu'elle aurait aimé que je vienne vers elle et lui parle. Je ne l'ai pas fait, bien sûr, je me sentais tout à fait incapable de cette aventure et j'étais persuadé que, en me connaissant, cette fille aurait très vite compris son erreur : je n'étais pas quelqu'un d'aimable, je n'avais rien pour plaire. Cependant, cet événement remarquable m'a ouvert les yeux : je pouvais, extérieurement, plaire à une fille. Je n'en avais jamais eu conscience. Pour la première fois de ma vie, je me suis vu plaisant dans les yeux d'une fille, je me suis vu à travers les yeux d'une autre. Cette fille a réalisé l'exploit de me décentrer. Par la suite, c'est la somme de tous ces petits décentrement qui m'ont permis peu à peu de sortir de mon enfermement, c'est-à-dire de mon ignorance. Le monde du Rachid qui se pensait au centre du monde, un centre qui ne pouvait susciter ni l'amour ni le désir de l'autre, était terriblement limité. Mais si chaque personne représentait un nouveau centre, à partir duquel le monde et Rachid pouvaient être observés différemment, cela signifiait qu'il existait autant de mondes que de personnes. Ne restait plus qu'à entrer en contact avec ces personnes, à les écouter, à les interroger, pour découvrir

l'infinité des mondes. Le regard de cette jeune fille, qui continua par la suite de me lancer ses œillades sans que jamais je n'aie le courage de l'aborder, opéra une fissure dans les murailles que dressait autour de moi mon esprit. J'entrevis la liberté. Il faut dire aussi que j'avais déjà eu l'intuition de ces autres mondes, en lisant. Le monde créé par l'écrivain est d'abord le monde de l'écrivain, dans lequel il se révèle. Mais je croyais qu'il ne s'agissait que de fiction. Plus tard, je fis le lien entre les livres et les gens. Comme les gens, les livres constituent un centre à travers lequel le monde s'ouvre car il est observé par une autre conscience. Et, prenant conscience qu'il existait d'autres consciences, je pus progressivement m'intéresser à la mienne, à ses fonctionnements propres, à tous les bâtons qu'elle me mettait dans les roues. Grâce à la jeune fille de la cour et à la lecture, je découvris que ce que je croyais normal était en réalité une aberration, le résultat d'une construction opérée par un esprit malade, l'esprit d'un tout petit garçon plusieurs fois abandonné qui se vivait sans se le dire comme une énorme merde.

Nous sommes assis, Anita et moi, sur deux de ces grandes chaises vertes et rouillées mises à la disposition des promeneurs dans le jardin du Luxembourg. « Je suis amoureux de toi », lui dis-je. « Moi, non » me répond-t-elle. « Alors, nous allons cesser de nous voir ? » « Oh ! non ! Surtout pas ! » Nous avons donc été amis quelques mois puis, un jour qu'elle est venue prendre le thé chez moi, rue Saint Maur, selon le rituel que nous avons établi pour retarder le moment de nous séparer

après nos longues promenades, je lui déclare que je ne veux plus qu'on reste « seulement » amis. Mon désir pour elle me fait trop souffrir. « J'aurais préféré, me dit-elle, que nous restions amis, mais, si c'est pour ne pas te perdre, je veux bien qu'on sorte ensemble. » C'est ainsi qu'Anita accepta de devenir mon amante. Bien sûr, en imposant ainsi mes conditions, je savais que je condamnais d'avance cette relation, qui commençait sur de mauvaises bases puisque, par mon chantage, j'avais imposé à Anita de se plier aux exigences de ce tyran qu'était pour moi le désir sexuel.

Je n'ai pas seulement souffert en amour, j'ai aussi fait souffrir. Je pense à Aline, à Claire, à Karine, la violoniste. Je me souviens mieux de celle-ci car c'est à cause d'elle que j'ai fait la plus grosse erreur de ma vie amoureuse, je crois : quitter Céline. Karine habitait entre Rouen et Paris et était très amoureuse de moi. Je ne dis pas ça pour me vanter car j'ai toujours été surpris qu'une femme puisse m'aimer. Systématiquement j'ai pensé alors : « Ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est une image, si elle me connaissait vraiment, elle me détesterait. » C'est ce qui est arrivé avec Karine ou avec celle qui l'avait précédée, Claire, qui avait une formidable poitrine. Elles m'ont haï quand je les ai quittées. J'ai téléphoné à Karine un jour et je lui ai demandé pardon. Elle m'en voulait encore, donc elle ne m'a pas pardonné. Elle m'a simplement dit qu'au fond mon départ l'avait laissé indifférente, que j'étais simplement « un lâche, comme tous les hommes ». Il est plus commode de s'en prendre à l'autre que de chercher en soi-

même ce qui nous pousse à revivre toujours le même échec dans nos relations amoureuses. Cela demande peut-être une certaine disposition d'esprit, un goût pour la recherche ou l'exactitude scientifique que Karine n'avait pas. Il était plus simple pour elle de penser que j'étais « simplement un con ». Ce n'est pas faux d'ailleurs. C'est une assez bonne synthèse pour résumer ce que je suis : à quoi bon ce livre puisqu'un mot suffit ? En tout cas, elle était certainement beaucoup plus proche de la vérité en disant cela que lorsque qu'elle pensait que j'étais l'homme de sa vie, celui avec lequel elle aurait des enfants. Aline a dû me haïr aussi. Je l'ai rappelée deux ou trois semaines après l'avoir mise à la porte, comme si je m'étais réveillée à côté d'une pestiférée. Je suis tombé sur son répondeur et un message sec, qui n'avait plus rien à voir avec celui d'avant. Beaucoup de comptes se sont réglés ainsi entre amants, je pense, par l'intermédiaire d'un répondeur téléphonique.

Évoquer la poitrine énorme et parfaite de Claire a jeté en moi un certain trouble. Elle portait de hautes bottes en cuir marron, lacées, et se déplaçait en vélo. Elle m'avait fait monter plusieurs fois dans son studio qui sentait l'humidité des vieux immeubles parisiens. Elle était toujours très excitée. J'avais à peine posé la main sur son sexe qu'elle jouissait. Je lorgnais discrètement vers ses seins, vraiment gros et fermes, comme ceux d'une peinture italienne. Tellement parfaits qu'ils m'intimidaient : ne pouvant croire à ma fortune, je n'osais pas y mettre les mains. Claire s'en aperçut et me dit :

« Hypocrite ! » Elle avait raison. Je fis ce que je peux pour me racheter, les prendre à pleine bouche, les téter, les malaxer, passant d'un excès à l'autre. Son corps était tellement divin que, presque, il m'inhibait. « Tu es trop sage, me dit-elle. Prends-moi comme une salope, fais-toi plaisir. » Elle se mit à quatre pattes et je la pris comme elle le voulait. « Alors ? me dit-elle quand ce fut fini. Ça t'a plu ? » « Oui », lui répondis-je. Mais ce n'était pas vrai. Notre relation, sur tous les plans, manquait de naturel. Ni elle ni moi ne sachions nous laisser aller.

Claire ne pouvait pas me plaire, de toute façon, car c'était une féministe militante et moi, à l'époque, un macho convaincu. Elle m'a fait lire Simone de Beauvoir et m'a expliqué que, dans notre relation, nous serions libres. Nous avons même écrit une espèce de contrat qui disait en substance que nous ne nous devons rien l'un à l'autre. Quand j'ai pris ce contrat au mot en lui disant « j'arrête, je te quitte, je ne suis pas amoureux de toi », elle n'a pas été contente pourtant. Elle a voulu négocier : on continuerait de se voir mais uniquement pour le sexe, inutile de s'aimer. Elle m'aimait donc, ce qui lui avait fait perdre sa liberté. Ses théories ne pouvaient l'aider à apaiser sa tristesse. Seule sa haine vis-à-vis de moi pouvait le faire.

Cette histoire avec Claire se situe un peu avant ma rencontre avec Agnès. Agnès est en quelque sorte le contraire de Claire. Elle déteste le féminisme militant, se dit de droite,

trouve ennuyeuse toute idée de révolution. Pourtant, sa vie est beaucoup plus conforme aux idées de Beauvoir que celle de Claire, dans le bref aperçu que j'en ai eu.

Lorsque j'ai demandé, après mon mariage, à me confesser à un prêtre pour la première fois de ma vie d'adulte, j'ai eu de la peine en comprenant que j'avais été cause pour ces femmes de la même souffrance que j'avais éprouvée, moi, à cause d'autres individus du même sexe qu'elles. Mais, si je veux être exact, je dois dépasser mon sentiment de culpabilité et dire ce que je pense, au fond : que chacun, au moins en amour, est responsable de ses souffrances. En effet, si l'autre me fait souffrir, je peux, au moins en théorie, choisir de le quitter. Si je choisis de rester, parce que, par exemple, j'estime que les avantages que la relation m'apporte comptent plus que le mal qu'elle me fait, je dois assumer ce choix. Au fond, il y a toujours des choses qui me font souffrir dans une relation amoureuse mais, si je reste quand même, ça devient mon problème, je n'ai pas à reprocher à l'autre de ne pas me donner ce qu'il est incapable de me donner. D'une part, parce que, quand je me suis engagé avec l'autre, je savais qui c'était, ce qu'il pouvait donner, ce qu'il ne pouvait pas donner — même si, par mauvaise foi, je ne voulais pas le voir. D'autre part, parce que je ne suis pas parfait non plus : moi non plus je ne donne pas à l'autre certaines choses qu'il aimerait avoir. Donc, il y a un équilibre entre ce qu'on reçoit et ce qu'on ne reçoit pas, mais aussi entre ce qu'on donne et ce qu'on ne donne pas, et il faut voir si cet équilibre est satisfaisant ou non, puis faire

un choix, partir ou rester. Si on reste, on doit, à mon avis, cesser les reproches, parce que les reproches minent systématiquement une relation et entraînent le durcissement des positions de celui qui se sent sommé de devenir quelqu'un qu'il n'est pas.

Donc, les femmes qui ont souffert dans leur relation avec moi auraient pu me quitter. C'est théorique, certes, mais c'est important parce que cette théorie suppose la liberté de l'autre, sa capacité d'adulte à faire le meilleur choix pour lui, le choix qui lui fait le plus de bien. Il faut croire donc que celui qui choisit de continuer de souffrir le fait... parce qu'il aime souffrir, en tout cas, parce qu'il préfère cette souffrance au vide supposé qu'il éprouverait après la séparation, vide qui lui fait tellement peur qu'il est prêt à tout pour l'éviter. Bien sûr, je savais très bien que ces femmes qui m'aimaient étaient faibles, trop faibles pour affronter une séparation qui les aurait pourtant libérées. Moi-même, je connaissais très bien cette faiblesse qui consiste à « s'accrocher » à une relation parce que, même si on souffre, au moins on éprouve quelque chose de fort, quelque chose qui est mieux que le vide.

C'est ainsi que j'explique l'amour malheureux : un être qui ne s'aime pas idéalise un autre être et lui prête les qualités que soi-disant il n'a pas lui-même. Ce n'est pas cette personne qu'il aime, dans son altérité radicale, c'est une sorte de moi idéal, qu'il projette sur l'autre. Penser à « l'autre », qui est, en réalité, tout sauf autre, devient alors une idée fixe. On en perd l'appétit, le sommeil, l'attention. On devient une loque, une larve, un toutou, « l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main,

l'ombre de ton chien ». Et, évidemment, ça ne nous rend pas aimable. Ça ne peut qu'agacer, et finalement faire fuir la personne « aimée », qui sent bien que ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais d'autre chose, de masochisme, d'idée fixe, de trucs à régler avec son enfance, sa mère, son père, on ne sait qui.

Il y a entre l'amour et la folie beaucoup de points communs. J'en veux pour preuve ceci : les retournements de situation. Vous aimez une jeune fille, elle s'appelle Latifa ou Emmanuelle, vous lui courez après mais elle s'en fout, elle vous méprise. Et puis, quelques années après, vous la croisez et voilà qu'elle ne vous fait plus rien, plus aucun effet. Vous vous demandez comment vous avez pu l'aimer. Vous la trouvez quelconque, presque laide. Et c'est elle qui se met à vous aimer. Il serait assez facile, pour celui ou celle qui aurait compris ce mécanisme, de faire des ravages dans les cœurs, de conquérir, comme Alexandre, tout un empire. L'une de mes rares satisfactions morales dans la vie est que, l'ayant compris, je me suis toujours efforcé pourtant de ne pas en abuser. La Brute en moi est forte mais tout de même tempérée par une forte capacité d'empathie : je ne veux pas faire souffrir comme j'ai souffert. Je ne veux pas qu'on souffre à cause de moi. Et puis, un empire, par définition, est condamné à la chute. Toutes les conquêtes que j'ai faites, qu'en reste-t-il ? Seulement des défaites, des regrets, des blessures. Plus je m'éloigne de mon idéal de l'amour unique, plus j'accumule les preuves que je ne vauds rien. Ma confiance en l'amour, en moi et en l'autre diminue. Il vaudrait mieux, si l'on peut, se garder le plus longtemps possible, attendre d'être mûr, voire même, pour

ceux qui ont de la chance : d'être sûr. Si je devais revivre ma vie, j'attendrai, peut-être cinq ans, peut-être dix, avant de me lancer dans la folle aventure. Il faut bien se connaître pour aimer. À vingt ans, quand Violaine m'est tombée dessus, j'étais une girouette, un tournesol, une marionnette fragile. Tout homme est une énigme, et d'abord pour lui-même, d'où la question du Sphinx : « Qui es-tu ? »

« Connais-toi toi-même », voilà le conseil, déjà très ancien, que je reprendrais à mon compte, si un jeune homme, voyant mon grand âge, s'avisait de m'en demander un. « Connais-toi d'abord toi-même. » Puis je piocherais dans mon vaste répertoire d'histoires édifiantes — toutes des histoires d'amour ratées, dont je tire en somme une certaine fierté — et je lui dirais : « Tu vois, là, si j'avais su qui j'étais, je n'aurais jamais dit oui à cette fille, j'aurais passé mon chemin et attendu d'être prêt pour la vraie rencontre. » Mais que peuvent les conseils d'un vieil homme face à l'ardeur inconséquente d'un jeune imbécile ? J'imagine qu'à vingt ans, un vieillard, me voyant suivre comme un toutou Violaine, me saisisse par le bras. Sa main est glacée et je tremble : « Ça y est, me dis-je, c'est pour moi, je suis tombé sur le psychopathe de service. » Mais ce vieillard-selon-moi, c'est-à-dire un homme de cinquante ans, plonge son regard vif dans les profondeurs sinueuses de mon âme et déchiffre sans peine mon énigme. « J'ai été toi, autrefois, me dit-il, lugubre et catégorique. Écoute-moi maintenant : pars, fuis à *l'instant* cette fille qui va faire ton malheur. » Je n'ai croisé aucun vieillard dans ma vie. Cela fût-il arrivé, je ne l'aurais évidemment pas écouté.

Ma séparation d'avec Laura date de juin 1998. En avril de cette année-là, j'avais fait un stage de clown de trois jours, avec un prof qui portait le même prénom que mon père. J'avais été en difficulté pendant tout le stage : impossible d'improviser, j'étais bloqué sur place, tétanisé. Je me souviens très bien des yeux noirs du prof. Il m'avait regardé comme une énigme. Ce faisant, il avait déclenché une sorte d'alerte dans ma mémoire. Le stage s'est fini. Je suis rentré chez moi épuisé et je me suis couché. Le lendemain matin, je me suis réveillé en larmes, j'ai pris mon téléphone et j'ai appelé ma mère. Quand elle a décroché, je lui ai dit d'un ton ferme : « Bon, maintenant tu vas me dire la vérité au sujet de mon enfance. » L'effet a été immédiat. Elle m'a répondu : « D'accord. » Je n'aurais jamais pensé que ça serait si simple. « Eh bien voilà, m'a-t-elle dit, c'est un très grand secret. Le père de Stéphanie ce n'est pas Gérard. » Elle a laissé passer un moment et a ajouté : « Et ton père, ce n'est pas Jean-Marc. » J'ai poussé un soupir et j'ai crié « Enfin ! » Oui, enfin, je savais. Je ne peux pas dire « je me rappelais » car j'avais véritablement oublié. Mais, quand j'ai entendu ces mots, j'ai senti que tout s'ouvrait à nouveau, le mur avait été enfin brisé, je pouvais vivre, crier, respirer, être heureux peut-être qui sait. Mais non, je n'ai pas été heureux. J'ai quitté Laura ou elle m'a quitté, je ne sais plus vraiment comment ça s'est passé. Toujours est-il que j'ai d'abord, et pendant très longtemps, été encore plus malheureux. Mais, au moins, toute la colère qui sommeillait en moi, étouffée par le

silence, c'est-à-dire par la honte qui paralysait ma mère, a pu commencer à couler, comme le sang d'une blessure.

Au clown encore, un autre prof nous a proposé de nous maquiller et de nous costumer. J'entre en scène. Et soudain, je me tourne vers une femme imaginaire et je lui hurle de toutes mes forces : « Salope ! » Les spectateurs se tassent sur leur siège. Le prof me jauge, prêt à intervenir. Mais je lui fais comprendre du regard que la situation est sous contrôle. Je me fais seulement plaisir, intensément plaisir, en réglant des comptes avec ma mère. « Salope ! » Ça c'est pour elle, pour elle et pour toutes les femmes qui m'ont fait souffrir, et pour celles que j'ai fait souffrir aussi. « Salope ! » Et je comprends qu'en les faisant souffrir c'était avec ma mère que je réglais mes comptes, avec cette salope qui était partie avec un homme au gros zizi, qui m'avait abandonné comme une vieille chaussette, comme une grosse merde au milieu de ma vie, moi qui me croyais le roi du monde. Et avec cette autre salope avant elle, Fabienne, la mère de Stéphanie, qui était partie avec un homme elle aussi, et m'avait enlevé celle qui était plus que ma sœur, qui était ma jumelle, non de sang, ça tout le monde s'en fout, mais de cœur et d'esprit. Oui, toutes ces salopes méritaient qu'on leur règle leur compte, qu'on leur fasse payer cher, qu'on les traite comme ce qu'elles étaient, surtout au lit, comme des salopes et qu'on les humilie, comme elle m'avait humilié, moi, ratatiné au milieu de la chambre, avec mon tout petit zizi qui ne faisait pas le poids. Mes parents se sont mariés fin décembre, après Noël. Fabienne s'était mariée à Noël, un an

plus tôt. J'ai demandé au père Noël un train et je rêve, pendant la nuit, que je conduis le train du jardin d'acclimatation. Le lendemain, au pied du sapin, je trouve un tracteur jaune en plastique, sur lequel on m'invite à m'asseoir, parce qu'il roule, paraît-il. Voilà, c'est ça : j'étais un conducteur de train et on m'assoit sur un tracteur à roulettes. La vie est décevante, c'est normal, c'est la vie. Maintenant, j'en ris un peu. Mais à quatre ans ? J'ai été pendant longtemps un garçon sage. Je le suis encore, au fond — mon côté prêtre ou catho, comme disent mes amis. Et ma mère s'est vantée souvent que je n'avais pas fait de crise d'adolescence, contrairement à ma sœur, qui en a fait voir à mes parents de toutes les couleurs. Mais, ce jour-là, derrière mon costume, mon maquillage et mon nez rouge, la digue a lâché. Ce livre est dans la continuité du cri que j'ai poussé : « Salopes ! » Voilà, femmes, tout ce que j'ai à vous dire. Il n'est pas donné à tous les hommes d'apprendre à dire : « Je t'aime. »

Deux ans avant la rupture avec Laura, je fais encore un stage de clown en été. Ça se passe près de Marseille, je crois. Je dors sur place, avec quatre autres stagiaires. Il y a une jeune femme, Estelle, un peu plus âgée que moi, institutrice dans la vie. Elle est belle, libre, je ne la quitte plus des yeux. Il y a quelque chose en elle qui me fait penser à ma « cousine », Stéphanie. Un soir, nous dormons l'un contre l'autre. Je passe mes mains sous l'élastique de son pantalon de pyjama et caresse ses fesses. Elle me laisse faire, se retourne, m'embrasse. C'est le baiser le plus délicieux de ma vie. Quand

je rentre à Paris, rue Saint-Denis, je retrouve Laura, mais j'ai l'impression que c'est une étrangère. Nous mettons du temps à nous retrouver. J'écris à Estelle, je la revois quelque fois, l'embrasse encore. À chaque fois, c'est terriblement sensuel. Je n'hésiterais pas une seconde à quitter Laura pour elle, si elle me le demandait. Je lui écris un poème où je brode sur le sens de son prénom : étoile. Elle me dit que mon poème est beau mais que la fille dont je parle n'est pas elle. « Moi, je ne suis pas comme ça. » La fille dont je parle, c'était déjà la fille des poèmes à Isabelle. C'est la fille écran, la fille Muse, qui empêche de ressentir la douleur trop intense de la séparation. C'est le rêve que j'ai interposé entre moi et le souvenir de Stéphanie, quand elle m'a été arrachée.

Ma mère, quand je lui demande si mon géniteur est toujours en vie, mène son enquête. Elle apprend que deux de ses fils sont en France et me donne l'adresse de l'aîné, à qui j'écris aussitôt pour l'informer que je suis le fils naturel de son père et que je souhaiterais qu'il m'aide à entrer en contact avec celui-ci. J'explique encore que je ne veux pas causer d'ennui à son père. Voilà pourquoi je n'ai pas appelé directement au Liban. Je ne voudrais pas tomber sur l'épouse, à qui je serais bien en peine d'expliquer qui je suis. Je laisse au fils mon numéro de téléphone et lui demande s'il veut bien m'appeler. Il met trois semaines avant de le faire. Ma lettre l'a beaucoup secoué. Il a hésité à me croire, mais sa femme, qui m'a bien lu, l'a convaincu qu'une telle lettre ne peut émaner que d'un homme sincère. De plus, il s'est souvenu d'un mystérieux coup de fil, celui d'une femme très émue qui lui a posé des questions sur sa famille. C'était ma mère, évidemment, qui menait son enquête. Il a donc fait le rapprochement. Mais, pour être tout à fait sûr, il tient à me rencontrer. Comme moi j'ai voulu rencontrer son père pour voir à qui je ressemblais, lui veut voir ma gueule. Je l'invite chez moi, rue Saint Maur. Il vient, me regarde intensément et soupire, comme soulagé. Nous nous asseyons et buvons un thé. « Dès que je t'ai vu, me dit-il, je n'ai plus eu aucun doute. » « Je lui ressemble, alors ? » « Oui, me répondit-il, mais surtout à mon oncle, le frère de mon père : tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau quand il avait ton âge. » Il me montre des photos de mon géniteur, un très bel

homme, bien conservé, visiblement conscient de son charme : un séducteur, avec des yeux gentils. Il me dit qu'il veut bien m'aider à entrer en contact avec lui mais qu'ensuite il ne s'en mêlera plus. Je comprends qu'il ne veut pas nouer de liens avec moi, mais ça ne me gêne pas du tout. Je ne m'étais jamais posé la question de savoir si j'avais des frères ou des sœurs biologiques. Quand il m'apprend que j'en ai six, dont lui et trois sœurs, ça m'impressionne un peu, mais sans plus. J'ai déjà une sœur, Laurence, avec qui j'ai été élevée. Les autres ne m'intéressent pas, ce sont et resteront des inconnus. Donc, celui que je veux rencontrer en allant au Liban, c'est mon géniteur, et personne d'autre.

Au Liban, j'ai croisé un deuxième frère. Celui-ci ne sait rien. Il apprendra plus tard qui je suis et cherchera à créer des liens avec moi, mais sans succès. Je n'en ai pas envie. Je le trouve suspect. Je ne comprends pas ce qu'il cherche. Finalement il renonce. La dernière fois que j'ai de ses nouvelles, c'est quand il m'apprend la mort de son père. Je croise aussi une jeune fille dans l'immeuble où habite mon géniteur. Elle me regarde avec insistance et me dit : « C'est bizarre, j'ai une amie qui habite cet immeuble. Elle s'appelle Rachida. Et toi, tu viens de Paris et tu t'appelles Rachid. » Je ne réponds rien. Je me demande ce qu'elle devine, ou ce qu'elle imagine. Plus tard, Rachida a appris que j'existais. C'est mon deuxième frère qui le lui a dit. Il lui a même donné mon numéro de téléphone. Mais elle ne m'a jamais appelé. Mon géniteur, qui a choisi mon prénom, l'a donc donné, féminisé, à l'une de ses enfants légitimes. J'apprends que le

premier de ses petits-fils, le premier fils de sa fille aînée, s'appelle également Rachid. C'est lui qui a imposé ce prénom à sa fille. Mon géniteur avait eu quelques nouvelles de ma mère et de moi par une amie commune qui faisait de temps en temps le voyage entre la France et le Liban. Puis il a cessé de demander des nouvelles. Mais, apparemment, il n'avait pas cessé de penser à nous.

Il y a tellement de façon de se fuir, de ne pas être là pour un père, pour un mari. Mon géniteur a choisi d'être un éternel don Juan, don Juan aux cheveux noirs, don Juan aux cheveux gris, don Juan aux cheveux blancs, sur son dernier lit d'hôpital il a dû draguer l'infirmière. Maintenant il drague les vers. Je n'ai pas fait les mêmes choix que lui. J'en éprouve une certaine fierté, c'est bien de se distinguer. J'ai choisi le nom du père plutôt que les gènes du monsieur don Juan. Quand il y a des gènes, il n'y a pas de plaisir.

À la fin d'un de mes exposés, à la fac, plusieurs personnes viennent me féliciter. Parmi elles, une jeune femme avec qui je n'ai jamais parlé, à qui je n'ai jamais prêté attention, pour ainsi dire que je découvre. Mais elle est enthousiasmée par ma prestation et s'arrange pour rester seule avec moi quand tout le monde est parti. Elle s'appelle Charlotte, est petite, toute en rondeur, avec de belles formes. Elle me rappelle aussitôt Isabelle. Normalement, je devrais paniquer. Mais non, je suis encore sur mon petit nuage de succès, je suis « en mode séduction », comme dit ma fille. On va prendre un café et je continue de briller. Elle me regarde comme Isabelle me regardait danser dans le garage où je l'ai rencontrée. Elle me voit désinhibé et séducteur, en un mot : conquérant. Et elle a envie d'être conquise. Elle me le dit avec ses yeux. Elle s'invite chez moi, dans ma chambre de bonne, pas le jour-même mais peut-être le lendemain. Entre temps, je suis redevenu un jeune homme timide et pas sûr de lui, un puceau, qui n'a jamais couché avec une femme, qui a été pendant quatre ans l'amoureux transis d'une Isabelle à qui Charlotte ressemble comme se ressemblent deux gouttes d'eau. Je la reçois donc un midi. J'ai préparé à déjeuner. Nous mangeons sur mon lit, je parle. Elle écoute, répond à peine. Il faudrait qu'elle m'invite à être audacieux mais elle ne le fait pas. Elle attend, c'est moi l'homme, c'est à moi d'agir. La seule chose que j'arrive à faire, mais qui me demande un immense effort, c'est d'avancer ma main, lentement, comme

empêché par une force extraordinaire, vers sa cuisse, couverte d'un bas noir sous sa jupe courte, et de la poser dessus. Je la regarde sans rien dire, elle me rend mon regard. Je ne sais pas ce que je bredouille, peut-être quelque chose comme : « Je n'y arrive pas, Charlotte, désolé. » Elle ne dit toujours rien. Cette fille est dure en affaires. Elle doit être un peu déstabilisée, même si elle ne laisse rien paraître. « Est-ce bien le Rachid qui a fait l'exposé et a pris avec moi un café ? » doit-elle penser. Celui-ci est tout emprunté, dans sa chambre de bonne de neuf mètres carrés, au sixième étage de son immeuble, rue du Faubourg Montmartre. Si elle est venue jusqu'ici en métro, ce n'est pas pour manger le riz au thon et à la sauce tomate que je lui ai préparé. Elle s'en va, finalement, peut-être vexée, pensant que ses charmes n'ont pas suffi à vaincre ma timidité. Après cela, elle m'a évité. J'ai beaucoup regretté ma passivité dans cette affaire. Cette Charlotte était vraiment très appétissante. Mais, quand j'y pense, je me dis une fois de plus qu'il valait mieux que cette histoire fût avortée. Charlotte, comme d'ailleurs l'Isabelle à qui elle me faisait penser, avait été séduite par un Rachid qui n'apparaissait en moi que par intermittences, dans des occasions particulières où il oubliait très provisoirement qu'il était une merde.

À la fac, je me souviens aussi d'un couple bizarre : Hélène et Laurent. Un jour, dans un couloir, Hélène m'a carrément proposé de coucher avec elle. J'étais gêné. Laurent, son copain, était là, à deux pas, comme s'il attendait ma réponse. « Mais Laurent ? » ai-je demandé. « Oh ! Nous

sommes un couple très libre ! » me répond Hélène. Et, se retournant vers Laurent : « N'est-ce pas, Laurent ? » Et Laurent de confirmer, sur le ton dont il aurait usé pour parler de la pluie et du beau temps : « Tout à fait, un couple très libre. » J'ai sorti ma réponse parade, qui était à la fois sincère et hypocrite : « Mais je ne suis pas amoureux de toi. J'ai besoin d'être amoureux pour coucher avec une fille. » C'était sincère, dans cette situation, parce qu'Hélène ne m'attirait pas. C'était hypocrite, aussi, puisqu'en d'autres occasions, plus tard, j'ai couché avec des filles précisément parce que je ne les aimais pas.

J'ai eu aussi, à la fac, de belles histoires d'amitié féminines. Mais il y avait presque toujours un moment où ça dérapait, parce que mon amie voulait coucher avec moi. Je devais être un drôle d'animal en ce temps-là, pour plaire autant, alors que j'avais une si piètre image de moi. Le scénario était toujours le même : si la fille ne m'attirait pas, je devenais ami avec elle mais c'est elle qui finissait par me désirer. Si la fille m'attirait, je perdais mes moyens et m'enfermais dans ma rêverie.

À l'époque de Laura, j'ai mis du temps à me rendre compte qu'une femme, qui s'appelait Marine, me draguait. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est qu'un jour, alors que nous étions dans un train, elle a ôté son pull, révélant, à travers un tee-shirt gris clair, une énorme paire de seins, que je n'aurais jamais soupçonnée de dormir sous un si sage pull. Elle m'invita plusieurs fois à boire un thé noir fumé chez elle, le samedi, vers 14 heures. Elle habitait, avec son copain, un deux

pièces près de la Gare du Nord. Comme Charlotte, Marine ne m'a jamais fait d'avances explicites. Je savais pourtant qu'elle n'attendait qu'une chose : que je lui ôte, comme elle l'avait fait avec son pull, le tee-shirt qui s'interposait entre mes mains et sa volumineuse paire de seins. Je ne l'ai pas fait et le regrette souvent. Une timidité m'a retenu. J'avais Laura et, elle, son copain. Mais ce n'est pas seulement à cause de ça que je n'ai pas agi. Il y avait autre chose. Il aurait fallu qu'elle me fuie un peu plus. Là, c'était suspect, parce que c'était trop facile. Ça m'obligeait à me poser la question : « Comment cette fille peut-être s'intéresser à moi ? Elle est forcément tordue. » Et Marine, comme Charlotte, me faisaient soudain un peu peur. Je sentais, derrière leur apparente froideur, leur neutralité calculée, qu'elles auraient pu m'aimer, c'est-à-dire me vouloir captif d'elle, âme et corps retenus. Et je ne le voulais pas. Mon âme n'était pas prête à vivre une véritable histoire d'amour. J'avais Laura, qui m'aimait sans m'aimer, puisqu'elle m'avait annoncé dès le début de notre relation qu'elle ne resterait pas avec moi. Cela me convenait en partie. Nous étions un couple aux yeux des autres et nous faisons l'amour tous les soirs. Voilà qui était arrangé. Pour le reste, j'étais bien content que mon âme reste libre.

Plus tard, à Paris, je prends un cours particulier de tango avec Fabrice. Il me donne d'abord des cours seul, puis décide qu'il me faut une partenaire. Il invite notre amie Claire, qui est ravie. Nous dansons devant lui et il nous arrête. « Tu es trop doux, Rachid. Je vais te proposer un exercice qui va changer

radicalement ta façon de danser le tango. Est-ce que tu es prêt ? » Il me demande alors de brutaliser Claire, sans lui faire mal, mais en la malmenant le plus possible. Claire, bien sûr, doit résister. J'hésite un peu mais Claire me dit : « Je suis d'accord, Rachid, de toute façon si tu me fais mal je te le dirai. » Je commence donc à bousculer Claire, à la pousser, à la faire tomber, à lui tirer les cheveux, à lui tordre le bras. Je fais très attention à ne pas lui faire mal mais je lui impose ma volonté, c'est moi qui mène la danse, si je puis dire, puisqu'on ne danse pas. Soudain, Fabrice nous arrête, met un tango et nous dit : « Maintenant, dansez ! » Nous avons dansé un seul tango puis Fabrice a coupé la musique : « Alors ? C'était comment ? » Nous n'avions qu'une envie, Claire et moi, c'était de nous jeter l'un sur l'autre et de nous déshabiller. Heureusement, Fabrice était là. Nous n'avons donc pas fait l'amour, ni cette fois, ni une autre. Je n'ai pas trompé Agnès. Mais je suis sûr que, comme moi, Claire s'en souvient encore.

À Berlin, le soir du jour où Fabrice nous fait écouter un tango les yeux fermés, sans danser, dans les bras d'une femme, toute la troupe sort pour s'exercer dans une milonga. C'est dans un bar avec une immense piste de danse mais presque vide. J'invite une femme très mince, très petite, qui colle sa poitrine chaude contre la mienne. Nous formons avec le parquet un triangle. J'avance, en écoutant la musique. Je ne fais aucune figure. Je marche. Je repense à l'exercice des yeux fermés, une femme dans les bras. Ma partenaire apprécie, moi, encore plus. Nous dansons deux heures exclusivement

ensemble. Pendant ce temps, Fabrice danse avec la copine. Nous échangeons des numéros de téléphone. Le lendemain soir, nous organisons une « pratique » dans la grande salle où nous avons nos répétitions de théâtre. Ma partenaire et sa copine sont invitées. Nous dansons ensemble toute la soirée. Puis Fabrice s'éclipse avec sa danseuse. Ma partenaire me regarde. Je lui dis : « Tu appelles un taxi ? » Elle comprend que je ne veux pas coucher avec. Elle semble un peu surprise mais pas vexée. J'ai pensé à Agnès qui m'attend à Paris, enceinte de cinq mois de notre fille. J'y ai pensé avec tendresse. Certes, elle ne l'aurait jamais appris si je l'avais trompé ce soir-là. Certes, ce n'eut été qu'un coup en passant. Mais je n'ai pas voulu. C'est une de mes rares fiertés. La fille appelle donc un taxi et je la reconduis à la porte. Elle me regarde et me dit gravement « merci ». Et je comprends que je suis le premier homme qui, dans cette situation, n'a pas cherché à la consommer.

Plus tard, déjà marié avec Agnès, j'ai éprouvé en dansant le tango une très forte attirance pour deux femmes. Mais j'étais déjà mûr alors, j'avais acquis des techniques. Pour le tango, j'avais « l'épreuve des trois semaines ». Quand j'éprouvais du désir pour une danseuse, je ne dansais qu'avec elle pendant trois semaines. Au bout de trois semaines, la danse redevenait banale, nous n'éprouvions plus, ni l'un ni l'autre, les émois des premières fois. Nous cessions de danser exclusivement ensemble et tout rentrait dans l'ordre.

Dans ma troupe de théâtre, ce fut un peu plus difficile à négocier. J'avais fait une improvisation avec une jolie comédienne brune, très mince, qui s'appelait Laetitia. Je me laissais très facilement aller en improvisation et je m'étais retrouvé torse nu, tout près d'elle, après une scène, très physique, de dispute et de désir. Lorsque j'ai décidé de mettre fin à l'improvisation, j'ai lu dans les yeux de Laetitia une interrogation intense. Quelque chose comme : « Est-ce que tu jouais, là, ou est-ce que tu me désirais vraiment ? » Je la désirais vraiment, bien sûr, elle avait de très belles épaules, de longs cheveux noirs, et des lèvres attirantes sous leur rouge. Mais je jouais aussi, puisque c'était une improvisation, devant les autres membres de la troupe et le metteur en scène, dans une salle de répétition plongée dans la pénombre. Nous sommes restés mal à l'aise un moment. Et puis j'ai décidé de mettre les pieds dans le plat : quelques semaines plus tard, j'ai reparlé de cette improvisation, pendant une discussion, à la fin d'un spectacle. J'ai mentionné explicitement le désir que j'avais ressenti et demandé aux autres, qui m'ont répondu par l'affirmative, si ça leur arrivait souvent des « trucs comme ça » en répétition. Laetitia m'a encore regardé, interrogative. Mais elle a plus ou moins reconnu qu'elle aussi avait éprouvé beaucoup de désir. Je me suis trompé cependant, en pensant que ça mettrait fin à toute ambiguïté entre nous. Après ça, ça a été presque pire. Alors je me suis couvert. J'ai raconté à Agnès ce qu'il m'était arrivé. Je lui ai parlé de Laetitia. Elle a parfaitement compris. Elle aussi avait vécu ça des dizaines de fois au tango. Plus tard, Laetitia est tombée enceinte de son

mari et j'ai senti qu'elle avait de plus en plus envie que nous couchions ensemble. Si elle avait pris les choses en main, je me serais peut-être laissé entraîner dans l'aventure. Heureusement, comme avec Charlotte ou Marine, je suis tombé sur des femmes qui attendaient que ce soit l'homme qui fasse le premier pas.

Un jour, mon ami Bruno m'a dit : « De toute façon, nous, les hommes, à partir d'un certain moment de la relation, nous nous ennuyons, nous avons envie d'aller voir ailleurs. Si, alors, nous ne nous protégeons pas — nous et notre couple — *activement* de cette envie, c'est évident qu'à la première sollicitation venue nous allons craquer ». Les conclusions de Bruno corroborent les miennes : il faut s'armer préventivement pour ne pas entrer en tentation. Donc, d'abord, analyser correctement ce que l'autre me veut, par exemple avec ses flatteries sur mon soi-disant « talent » ; ensuite, ne pas laisser ma mauvaise foi occulter ma première impression, qui est toujours la bonne ; enfin, si, malgré tout, le désir s'insinue, attendre sans ajouter de l'huile sur le feu, en parler à son conjoint *avant*, puis recourir aux « tue désir » pour éteindre le feu.

Sauf, si, bien sûr, on a très envie que le mal arrive.

Nous étions au bord des quais, Agnès et moi, lors de notre première rencontre, et nous parlions de l'ennui. Cette conversation en masquait une autre, qui lui était sous-jacente, et que voici résumée : « Je suis malheureux en amour et le serai toujours. Ne penses-tu pas que ce serait pertinent de nous

associer ? » Notre amour, que nous n'avons pas été pressés de consommer, que nous avons préféré faire languir, le temps d'une correspondance spirituelle et intime, est une espèce d'amour arrangé, comme on le dit d'un mariage ou d'un rafistolage. On prend deux parties abîmées, on les colle, et ça fait un tout acceptable. Longtemps, je me suis demandé si j'aimais Agnès et si elle m'aimait. Elle me dit que « oui », si je le lui demande. Si je ne le lui demande pas, prudente, elle ne dit rien. Et puis j'ai compris que oui, qu'à notre façon, nous nous aimions, c'est-à-dire que nous tenons, l'un et l'autre, à l'espèce de rafiot que nous avons construit ensemble, avec les branches qu'il nous restait de nos anciens amours respectifs. Nous nous aimons assez nous-mêmes, pour ne pas avoir envie de détruire notre dernière chance de nous poser quelque part, dans un port, plutôt que de continuer à dériver, de plus en plus vieux et malheureux, jusqu'à ce que la mort nous délivre. Nous avons pris notre retraite ensemble, nous sommes retirés dans un havre de paix relative, où le dieu aux mille flèches nous fout la paix, lui qui nous a tant tourmenté auparavant. Nous pouvons penser à autre chose qu'à celui ou à celle qui occupe, toujours provisoirement, la fonction idée fixe dans notre esprit. Nous avons le cœur libre pour explorer d'autres soucis.

Quand Agnès m'a demandé si on gardait Jacques, je n'ai pas hésité une seconde, j'ai dit tout de suite « bien sûr ». Je ne sais pas d'où cette audace m'est venue. Ou plutôt si : je n'avais pas envie de ressembler à mon père biologique, un homme qui fait un gosse puis ne l'assume pas. Et puis, ma mère m'avait donné l'exemple : « Je le garde » avait-elle dit, au moment où c'était ma vie qui était en balance.

Quand la vie m'a mis en face d'Agnès, une enfant adoptée, j'ai pensé que j'avais trouvé la bonne personne, celle qui me comprendrait, parce que nous venions tous les deux de la même origine. Plus tard, la mathématique existentielle a décrété que la somme de ces deux négatifs engendrerait un drôle de petit bonhomme avec un chromosome en plus. *Le petit prince* est un livre qui m'a toujours accompagné. Quand j'ai vu mon fils, à sa naissance, posé sur le ventre d'Agnès, poussant des petits cris tendres — pas comme ceux d'aujourd'hui —, j'ai pensé au petit prince. J'ai pensé que de l'union de deux extraterrestres était né un garçon parfait, qui ne chercherait pas à faire la guerre, comme les autres, qui ne revendiquerait pas d'être le meilleur ou le premier. J'idéalisais mon fils. Depuis, j'ai constaté qu'il avait les mêmes désirs que les autres garçons, avec seulement moins de moyens.

Mon fils est handicapé, mais moi aussi. Je suis un handicapé de l'amour qui a eu un fils handicapé. D'une certaine manière, c'est logique. J'ai appris à vivre avec mon handicap. Ce n'est pas marrant tous les jours mais ce n'est pas

non plus l'horreur. Il y a des moments de bonheur, devant un paysage d'automne, quand Jacques est tendre et qu'on s'entend bien, quand il ne pousse plus de cris, qu'il est rassuré, que ses émotions le laissent tranquilles, que je le sens heureux.

Je ne me sens vraiment heureux que quand je le sens heureux, parce que je me sens responsable de l'avoir fait. Je l'ai fait handicapé, donc, s'il est malheureux, j'ai peur que ce soit de ma faute. C'est pareil pour sa sœur, au fond, si on y pense. Mais il y a une différence. À propos de sa sœur, personne ne s'est permis de nous reprocher de l'avoir « gardée ». Tandis que pour lui, si, certaines personnes se sont permises de dire que le garder avait été une erreur, pour ne pas dire un crime, alors que moi je pense l'inverse : que c'est ne pas le garder qui eût été un crime. Et, à cause de ces personnes, je me sens plus responsable de lui que de sa sœur, et plus coupable de son malheur, quand je le sens malheureux.

Quand Jacques est né, on nous a dit qu'il allait peut-être (mais peut-être pas) développer une leucémie. Pendant trois semaines, j'ai fait en sorte de ne pas m'attacher à lui, parce que je ne voulais pas créer de lien avec lui et qu'il meure ensuite. Un jour, une femme encore très jeune, qui s'occupait de lui, m'a appelé. C'était une hématologue de l'hôpital Necker. Elle m'a dit : « Aujourd'hui, au stade où nous en sommes, on ne parle pas encore de leucémie. Voulez-vous, monsieur, que je vous explique ce qu'est une leucémie ? » J'ai répondu : « Non, merci, docteur. Je ne veux pas du tout, mais alors pas du tout, savoir ce qu'est une leucémie. » Elle a eu l'air très surprise. Puis a répondu : « Bien, monsieur. » Le soir j'ai pris mon fils

entre quatre yeux et je lui ai dit : « Bon, maintenant, Jacques, c'est fini les bêtises. Tu vas guérir, et vite, parce que, moi, ton papa, je veux que tu vives. Je sais que tu es trisomique et que tu sens qu'il y a dans ce monde certaines personnes que ça gêne. Mais ce n'est pas mon cas. Je t'aime comme tu es, ta trisomie ne me gêne pas. » Le lendemain, les taux de je-ne-sais-quoi dans le sang sont redevenus normaux, et on n'a plus jamais entendu parler de leucémie. Ce jour-là, je lui ai dit que je l'aimais et que je l'aimerais toujours, et c'était la vérité. Si je ne l'ai pas beaucoup regardé pendant les trois premières semaines de ta vie, c'était justement pour ça. Parce que je l'aimais, et que j'aurais trouvé ça insupportable qu'il meure.

Je veux qu'il continue de vivre après ma mort. J'ai dit à sa sœur, quand il est né : « Quand nous serons morts, ta maman et moi, ce sera à toi de t'occuper de ton petit frère. Je compte sur toi. » Vassilia m'a regardé, comme Jacques m'avait regardé quand je lui avais parlé après le coup de téléphone de l'hématologue. Les enfants, mêmes nourrissons, comprennent parfaitement ce qu'on leur dit, quand on leur dit une chose très grave, très importante, très sérieuse. Vassilia s'en souvient donc et je lui fais confiance. Je sais qu'elle fera ce qu'il faut, que mon fils pourra compter sur elle quand Agnès et moi ne serons plus là.

Ma fille est une créature superbe, qui, je le devine, souffrira en amour et fera beaucoup souffrir. Je souhaiterais lui éviter ces épreuves d'amour, si douloureuses. Mais comment faire ? Lui dire comme ça, de but en blanc : « L'amour fait mal, regarde ce qu'il a fait à ton père et méfie-toi. Ne fais pas les

mêmes erreurs que lui. » Ce ne serait pas sérieux. Et depuis quand les filles tiennent compte des recommandations de leur père ?

À mes enfants, je souhaite une chose : qu'ils soient heureux, autant que possible, et qu'ils trouvent l'amour d'une personne dans leur vie, un amour durable et fort, sincère et solide. Quoi qu'il arrive, même si je meurs, d'une façon ou d'une autre je penserai à eux, je serai une petite part d'eux qui s'activera dans les moments difficiles, et leur murmurerà à l'oreille : « Courage ! La vie est pleine d'épreuves mais il faut faire face, se relever quand on tombe, et rester digne et généreux. » Je ne suis pas un père idéal. Je ne suis même pas un père moyen. Mais je crois en eux. Je crois qu'ils deviendront des gens bien.

Parfois je me demande si j'aurais adopté aussi facilement Jacques et sa trisomie, si je n'avais pas été moi-même adopté par mon père. Je suis, paraît-il, un « enfant de l'amour ». Avant la venue de Jean-Marc Blanchet dans mon monde, je me sentais surtout un bâtard.

Mon père est un homme bon. Lorsqu'il est tombé amoureux de ma mère et l'a épousée, il a bien voulu me prendre avec elle. J'avais pourtant un prénom à coucher dehors. Il n'a pas demandé à le changer. Il m'a aimé comme son fils. Même si « Blanchet » et « Rachid » est une association bizarre, pour ne pas dire de malfaiteurs, lui, ça ne l'a pas dérangé. Il m'a adopté, au sens propre comme au figuré. Il a pris le lot de deux sans demander un supplément. Je peux dire qu'il est mon bienfaiteur.

Je suis arrivé dans sa famille en même temps qu'une petite chienne du nom de Jouska. J'ai grandi avec elle, dans la maison de mes grands-parents paternels, à Trappes. À toutes les vacances scolaires j'étais là. Mon grand-père m'apprenait à jardiner, à fabriquer des petits meubles en bois ou des forteresses pour mes « Big Jim » et mes « Action Joe ». Il s'attristait que je joue à la guerre, lui qui l'avait faite pour de vrai. Mais ma grand-mère le consolait avec beaucoup de sagesse : « C'est tout à fait normal que les petits garçons jouent à la guerre. »

Mon grand-père est mort à cause d'une sale maladie qui l'a fait retomber en enfance. Il poussait des cris comme un bébé et ne reconnaissait plus personne. Je ne suis plus allé le voir, à la fin, parce que ça me rendait trop triste. Je ne me suis jamais consolé de sa mort.

Il m'arrive de penser à mes morts, soit de vieillesse, soit d'oubli, à ceux qui étaient mon quotidien et qui ne le sont plus. J'ai des élans pour renouer avec les absents et me réconcilier avec eux. Je veux leur demander pardon à tous d'avoir laissé le lien se distendre. Je rêve que ma vie ne soit plus divisée en sections indépendantes les unes des autres.

Lorsque je me suis marié avec Agnès, mon père était très ému. Il m'a pris dans ses bras et m'a dit qu'il attendait ce jour depuis longtemps. Je l'ai serré très fort et lui ai dit : « Je t'aime, papa. »

À ma mère aussi, je le lui ai dit. Il faut toujours se dépêcher de dire « je t'aime » parce que la mort ne prévient pas. Elle frappe, d'un coup sec, et elle brise nos os.

Tu es poussière et tu retourneras à la poussière, dit la Bible. De moi, il restera aussi ces 25 000 mots.

Bruno Guennec, 2022